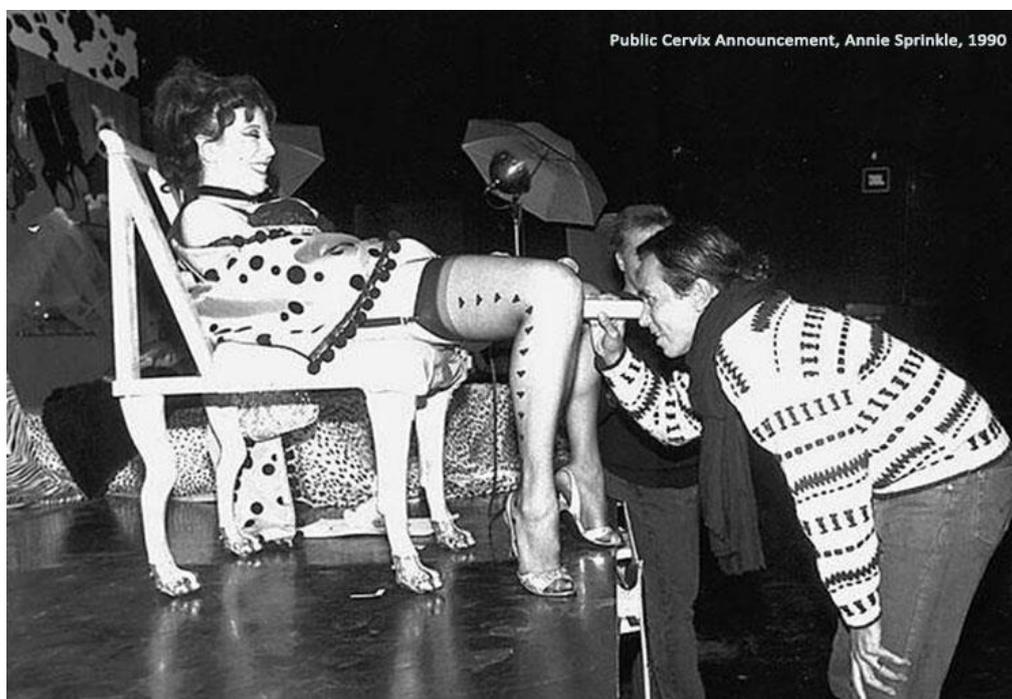




COLLECTIF
CONTRE LES
VIOLENCES
FAMILIALES ET
L'EXCLUSION

LES NOUVEAUX DESSOUS DU PORNO FÉMINISTE À L'ÈRE NUMÉRIQUE.

2019, Jubilé érotique.



*Par Cindy Pahaut **

Dans cette étude, nous désirons interroger la possibilité d'un « porno féministe » dans le contexte actuel. Le féminisme Pro Sexe et ses détracteur.s sont apparus à une époque très particulière, à la sortie d'une décennie ayant beaucoup prôné la liberté sexuelle, 69 et les « années érotiques » suivantes... Et, peut-être en contrecoup, à l'orée de nouveaux conservatismes tels que le reaganisme, et les croisades menées par les féministes abolitionnistes. Depuis, le Monde et ses représentations ont bien changé.

Introduction

Si dans les années 70, les films pornographiques mettaient souvent les femmes en valeur, aujourd'hui le porno calque ses mécanismes sur le Marché, et a fortiori sur les échanges hyperglobalisés et désincarnés de l'internet. Le cinéma porno en général, qu'on devinait autrefois honteusement dans la neige des chaînes cryptées, se banalise de plus en plus avec son **accès gratuit en ligne**. Ce déferlement d'images X traverse nos sociétés, et marque le public de ses représentations de genre et de la sexualité, fortement teintées de rapports de domination.

C'est pourquoi, selon nous, un regard critique, féministe, s'impose pour dénuder les stéréotypes et enjeux qui y sont à l'œuvre.

Parmi les revendications féministes des cinquante dernières années, **le droit de disposer librement de son corps et de sa sexualité** est l'une des plus fondamentales. Cette thématique peut être abordée avec des outils théoriques et méthodologiques issus des débats traversant le champ des études féministes, dont les représentations artistiques, médiatiques et culturelles de la sexualité font évidemment partie. Nous nous pencherons ici sur les représentations à l'œuvre dans le **PORNO FÉMINISTE**, avec la ferme conviction que ces dernières ont un impact sur/et peuvent **changer le réel** (car nous perpétons, même parfois inconsciemment, les attitudes et jugements de valeurs véhiculés par les représentations culturelles (médias, arts, etc)) ; et que ces transformations ont un **impact sur la société**, voire sur la représentation et les droits de certaines minorités sexuelles.

Aussi, afin de décrypter au mieux ce médium particulier qu'est le porno féministe, aimerions-nous utiliser les outils d'analyse que sont le « **female gaze** », que nous entendons définir comme un moyen de renverser le point de vue masculin monopolisant le cinéma dominant, ainsi que **le genre**, afin de comprendre quelles optiques ils offrent pour regarder les médias d'un point de vue féministe.

Ils nous seront utiles pour explorer spécifiquement la pornographie féministe, qui fut aussi définie dès les 80's comme un **féminisme « Pro Sexe »** en antagonisme -parfois violent- avec un féminisme anti-pornographie, à tendance **abolitionniste**, ce dernier considérant la pornographie comme « *l'antichambre du viol* », une véritable « *industrie de déshumanisation et de haine du sexe féminin* », le symbole-même de l'oppression des femmes. Nous veillerons ici à ne pas caricaturer les acteurs.trices de ces « **Feminist Sex Wars** », où se débattaient d'un côté des femmes libertines et délurées, et de l'autre de frigidés réactionnaires.

Notre désir est donc d'interroger un genre cinématographique –celui de la pornographie féministe- en regard des luttes féministes. Nous verrons que, loin d'être légère et triviale, cette dernière soulève au contraire des concepts-phares tels que le genre, la sexualité, les rapports de domination... Nous irons voir dans les filmographies de Virginie Despentes, Ovidie, Abdellatif Kechiche, Rocco

Siffredi et John B. Root entr'autres ... pour mettre ces réflexions à l'épreuve du regard.

Pour mener à bien notre recherche, nous aborderons successivement les points suivants :

1. Nous nous demanderons comment le questionnement féministe pénètre le champ du cinéma porno.
2. Nous définirons et explorerons le « male gaze » et la possibilité de son pendant, le « female gaze ».
3. Nous verrons ensuite si les représentantes qui s'autoproclament du porno féministe peuvent être assimilées à ce dernier point de vue du « female gaze ».

A la fin de ce chapitre 3, nous présenterons sous forme d'un entretien notre rencontre avec **le Porn Process** du collectif bruxellois **les Pépé.e.s**. Cette rencontre nous permettra d'interroger l'expérimentation des concepts brassés dans cette étude par ce collectif de jeunes Bruxellois.e.s ayant créé leurs propres films porno. Ce collectif se revendiquant « *queer* », nous aurons un écho « situé » de ce que cette expérience peut apporter en termes de revendications identitaires et/ou politiques.

ATTENTION : Dans une recherche sur le porno féministe, et puisque la pornographie est, tout comme le cinéma, un grand marché, une industrie, « Qui vend quoi à qui ? Qui récolte les fruits de ces représentations érotiques ? » seraient évidemment des questions à soulever afin de mettre en lumière des rapports potentiels de domination économique. Nous verrons que l'effondrement du marché des films dvd, pillé sans scrupule et dans l'indifférence totale par les tubes gratuits, a fortement appauvri les productions porno d'antan et du coup gangréné les relations entre réalisateurs et actrice.teur.s, totalement exploité.e.s. Surtout les relations aux femmes, contraintes à des performances de plus en plus douloureuses, humiliantes et « hard ». Certains groupes voient encore aujourd'hui le cinéma porno comme de « ***l'exploitation sexuelle filmée*** ». ¹ Il serait en outre intéressant d'envisager cette problématique par une approche intersectionnelle ². Néanmoins, notre étude éludera ces questionnements pour se recentrer sur la **question de la représentation**.

¹ Selon l'expression du collectif français Le Nid. <http://www.mouvementdunid.org/>

² Par « approche intersectionnelle », nous entendons la posture critique de refuser de diviser les oppressions race/sexe/classe, en vue de faire comprendre que les trois oppressions vécues ensemble amènent des formes de discrimination particulières. Pour aller plus loin sur cette approche « multidimensionnelle des rapports sociaux », cfr J. RENNES (sous la dir. de), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, Editions la Découverte, 2016, pp.20-21.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction [page 2](#)

Quelques définitions en préliminaires [page 5](#)

1. Divers positionnements féministes face au cinéma porno [page 6](#)

- ABOLITIONNISTES ET DROITE AMÉRICAINE [page 7](#)
 Andrea Dworkin et Catharine A. Mackinnon [p.7](#)
- FÉMINISTES PRO SEXE [page 10](#)
 Gayle Rubin [p.10](#)
 Annie Sprinkle [p.13](#)
 Ovidie [p.13](#)
 Virginie Despentes [p.16](#)

2. Le « female gaze » comme outil d'analyse, et/ou comme hypothèse féministe ? [page 17](#)

2.1. Le « male gaze » [page 17](#)

- YouPorn, catégorie « amateur » [p.19](#)
- Le porno gonzo – Rocco Siffredi [p.22](#)
- le Porno CHIC [p.23](#)

2.2. Le « female gaze », comme écriture cinématographique alternative renversant le point de vue phallogcentrique [page 24](#)

1^{er} temps : Comment le « male gaze » prédomine au Cinéma [page 24](#)

3. Le « female gaze » appliqué dans le champ du porno (2^{ème} temps)
[page 27](#)

31. *Public Cervix Announcement*, d'Annie Sprinkle [p.27](#)

31. *Le Baiser* d'Ovidie [p.28](#)

31. Virginie Despentes (et Coralie Trinh Thi) [p.32](#)

Baise-moi ou quand être femmes et pornographes fait mauvais genre.

31. L'expérience bruxelloise du *Porn Process* des Pépé.e.s [p.40](#)

CONCLUSION DE CETTE ÉTUDE [page 54](#)
Décoloniser le corps

Quelques définitions en préliminaires

Il faut bien entendu définir dès le départ ce que nous entendons par **pornographie**, et d'ores et déjà, pour ne pas nous étendre à tous les arts qu'elle touche, recentrer notre définition sur **le Cinéma porno**.

Dans le dictionnaire de référence *le Petit Larousse illustré*, la pornographie est définie comme « *la représentation complaisante de sujets, de détails obscènes, dans une œuvre littéraire, artistique ou cinématographique.* »³. Il y est donc sujet de représentation et d'obscénité, à savoir « *le caractère de ce qui est obscène* », de ce « *qui blesse ouvertement la pudeur par les représentations d'ordre sexuel ; indécent* ». Ni *Le Petit Larousse* ni *Le Petit Robert* n'évoque l'excitation, le désir ou le plaisir que l'on pourrait associer au champ pornographique. Dans ces encyclopédies de mots, chacun réserve ces traits au seul domaine de l'érotisme. Or nous verrons que l'un et l'autre ne diffèrent pas tant.

L'obscénité

Doit-on prendre en compte ce qui est obscène aux yeux de chacun ? Qui va circonscrire ce domaine, qui relève, dirait-on, de la moralité et de l'« hygiène mentale », et donc d'une certaine culture et de ses normes à un endroit et un moment donnés ? Et est-il réellement besoin de le faire ?

Si nous nous penchons par exemple sur la **représentation de l'homosexualité**... Les gays et les lesbiennes furent longtemps dans les médias la cible de clichés en tout genre. Et par ailleurs, aux Etats-Unis notamment, l'homosexualité et sa représentation (montrée du doigt comme une incitation au vice) furent longtemps bannies par le législateur. Des années 30 aux années 50, des groupes de femmes et d'associations religieuses ont accusé l'industrie du cinéma en général d'immoralité. Pour se protéger, Hollywood a pratiqué l'autocensure, préférant purement et simplement bannir la figure de l'homosexuel pendant cette période. « *En cent ans de cinéma, l'homosexualité n'est apparue que rarement à l'écran. Et toujours comme une chose risible, pitoyable ou parfois même effrayante* ».⁴ Or, l'influence des médias sur notre perception de la sexualité est un bel exemple de perpétuation des jugements de valeur et stéréotypes. Nous reproduisons, même sans nous en rendre compte, les attitudes et comportements véhiculés sur le sujet par la pub, la télé, le cinéma ou Internet. Nous y cherchons aussi nos modèles.

On voit bien ici que l'entreprise de préciser ce qui est « obscène » en matière de sexualité est malaisée, et demande de définir pour chaque pays des normes culturelles et/ou légales : si dans certains pays, l'homosexualité est encore considérée comme « obscène », comme « ce qui atteint à la morale publique », « à la pudeur », « à la protection des mineurs », nous avons quant à nous, dans les pays du Nord global, heureusement fortement évolué sur le sujet d'un point de vue légal depuis les années 70 (même si, hélas, subsistent des relents d'homophobie incontestables, que ce soient des actes violents isolés, ou via des

³ *Le Petit Larousse illustré*, Paris, édition de 1993.

⁴ Explique V. RUSSO dans le livre *The Celluloid closet. Homosexuality in the movies*, HarperCollins, 1987.

courants plus larges tels que La « Manif pour Tous », ou certains propos de Donald Trump aux Etats-Unis entre autres...). Les migrants homosexuels sont hélas une preuve que les choses sont bien plus graves dans d'autres pays.

Parler des sexualités qui sortent du cadre serré de l'hétéronormativité (« à savoir la promotion de l'hétérosexualité comme modèle normatif de référence en matière de comportements sexuels »⁵) n'est pas anodin ici, car nous verrons que le porno féministe en a fait également ces chevaux de bataille. Mais revenons-en au Cinéma porno...

Voici donc la définition du **Cinéma porno** qui sera la nôtre dans cette étude : une « représentation complaisante d'actes à caractère sexuel, de sujets et de détails obscènes dans une œuvre filmique », mettant par-là en exergue qu'il s'agit a priori de la représentation d'un.e metteur.se en scène.

Et que s'agissant de mise en scène, cette représentation répond donc à des codes filmiques (cadre, point de vue, jeux d'identification, montage, angles de vue, échelle de plan, jeux sur le son, etc.) et des personnages incarnés par des acteurs. Qu'au-delà de cet espace de mise en scène, peuvent être questionnées également les conditions de tournage : relations entre acteurs.trices et metteur.se en scène, relations financières, impératifs éthiques, protection permise ou non contre les MST, etc.

Par ailleurs, beaucoup veulent absolument **séparer la pornographie de l'érotisme**, qui serait plus « soft », plus « esthétique ». Une définition plus nuancée distingue les deux, du fait que l'érotisme ne serait pas qu'« une représentation de l'acte sexuel mais une démarche sensible, émotionnelle et intellectuelle qui tend à nous éloigner de notre "homme primitif". L'érotisme est un horizon à la sexualité reproductive, une métamorphose de la sexualité primitive par le biais d'un processus empreint d'intelligence, voire de spiritualité : la fonction érotique. Cette fonction se manifeste dès lors que l'objectif de l'acte sexuel n'est plus la perpétuation de l'espèce mais la jouissance en elle-même. (...) Cela étant, le porno est un érotisme. Un érotisme androcentré, un érotisme de la transgression qui flirte avec la perversion (l'idée du consentement⁶ de l'autre en tant sujet érotique étant réduite à sa plus simple expression). »⁷

Dans une conférence sur youtube⁸, une dame résumait ironiquement le manque de clarté d'une telle différenciation, en disant que « ce qui distingue l'érotisme du porno [rire], c'est l'éclairage ! », réfutant que la pornographie serait du domaine des hommes (forcément « sauvages »), et l'érotisme de celui des femmes (forcément plus « spirituelles », portées sur les belles choses...). Nous verrons dans cette étude que le porno féministe propose une pornographie alternative à cette vision « androcentrée »⁹ précitée.

⁵ L. MELLINI, « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle », *Déviance et Société*, vol. 33, n°1, 2009, p.2.

⁶ Sur le consentement, cfr étude de S. ROUBIN à paraître dans les publications du CVFE.

⁷ E.-B. ROYER, « Pornographie et érotisme », in *Osphère*, novembre 2018.

⁸ Dont nous ne retrouvons hélas pas la source.

⁹ C'est centrée sur le point de vue masculin.

1. Divers positionnements féministes face au cinéma porno

Nous noterons d'emblée que les féministes n'ont évidemment pas attendu notre étude pour se demander si la pornographie était ou non un champ digne d'être exploré ! Le cinéma porno est un des sujets de discorde au sein du mouvement féministe depuis au moins les années 80, suscitant de nombreux débats houleux qu'on a baptisés les « **Feminist sex wars** ».

• ABOLITIONNISTES ET DROITE AMÉRICAINE

Pour certaines féministes, la pornographie est tout bonnement une abomination.

L'argument de « moralité » évolue et varie évidemment beaucoup dans le temps et l'espace. En **France**, le Législateur se rassure derrière un raisonnement qui interdit toute indulgence ou « progrès » qui serait trop rapide à son goût : à savoir la **protection de l'enfance**. Marcela Iacub note, non sans ironie, qu'« *au lieu de censurer au nom des mœurs de la collectivité dans son ensemble, on censure au nom de la fragilité psychique de cette partie de la communauté que sont les mineurs. Ceux-ci deviennent ainsi, comme avec la « corruption », les incarnations du citoyen pur, celui dont on aurait retranché la partie impure, celui qui n'agit pas trop et ne perçoit pas trop non plus. (...) Les effets de la pornographie sur les jeunes sont réputés terribles : ils feraient d'eux, tout simplement, des criminels sexuels. De même qu'on a mis en place un système de prise en charge thérapeutique des petits et gros délinquants sexuels, de même il faudrait pousser le gouvernement des pulsions un peu plus loin en contrôlant ce qui entre dans les jeunes cervelles et ce qui en sort. Juste une question de prévention...* ».¹⁰

Exportée **aux Etats-Unis**, cette aversion pour la pornographie s'avère problématique pour les détractrices appartenant à une nation dont le tout Premier Amendement prône la sacrosainte « liberté d'expression », et qui, par ailleurs, détient le record mondial par rapport à la production de films pornographiques...

Aux Etats-Unis, dans les années 70/80, « *une bonne partie du mouvement féministe propose pour condamner la pornographie un argument qui séduit beaucoup de monde. Ce serait en effet une raison aux allures bien « modernes » pour étendre les interdits au-delà des mineurs de dix-huit ans. **La pornographie serait une apologie de la violence envers les femmes.** Elles y sont représentées comme toujours consentantes aux rapports sexuels, éternellement disponibles pour le désir masculin, pressées même souvent de se faire humilier, et cette sexualité sans amour, ni sentiment, ni relation interpersonnelle, serait contraire à la dignité humaine. Cela justifierait donc une interdiction totale et absolue de la pornographie à toute la population, et non plus seulement aux jeunes.* »¹¹ C'est en ces termes que la campagne abolitionniste fut lancée dans

¹⁰ In M. IACUB & P. MANIGLIER, "Qu'est-ce qui est obscène?" in *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Paris, Editions Bréal, 2005, pp.228-229.

¹¹ M. IACUB, *ibidem*, p.86.

les années 70 et 80 par deux féministes américaines : **ANDREA DWORKIN** et **CATHARINE A. MACKINNON**, pour des raisons donc de **moralité publique**.

Andrea Dworkin -qui fut abusée et violentée comme travailleuse forcée du sexe¹²- milita notamment contre le film *Snuff !* (1976), rejoignant dès lors le **groupe féministe radical luttant contre la pornographie** (« Women against Pornography and the Media ») de San Francisco. Avec notamment à ses côtés la féministe radicale et conservatrice Catharine A. MacKinnon. Cette dernière est avocate à la Cour suprême et enseigne le Droit et les Sciences politiques à l'Université du Michigan et de Chicago. C'est elle qui a introduit la notion de « harcèlement sexuel » dans la Loi aux États-Unis¹³, et qui eut également un grand rôle dans la reconnaissance du viol comme « crime de guerre ». L'originalité de sa démarche par rapport aux forces conservatrices plus « moralistes » est de s'appuyer sur la **défense de l'égalité entre les sexes pour tenter d'abolir la pornographie** « en prônant l'interdiction de la pornographie non sur la base de l'interdiction d'actes immoraux ou contre-nature (...), mais sur la base de la défense de l'égalité entre les sexes. En s'appuyant sur le nouveau cadre juridique issu du Civil Rights Act de 1964, elle proposa ainsi que la **pornographie** soit considérée comme un **acte discriminatoire contre les femmes**. Les femmes devaient pouvoir demander des dommages et intérêts lorsqu'elles estimaient avoir été contraintes à participer à des œuvres pornographiques, à les visionner, mais aussi plus largement lorsqu'elles estimaient avoir été victimes d'agressions sexuelles directement causées par l'influence de la pornographie. »¹⁴

Mais cet argumentaire au nom de l'égalité des sexes se heurta au premier amendement sur la **liberté d'expression**, « malgré l'insistance de Dworkin et MacKinnon sur le fait que la pornographie devait légalement être interprétée comme un acte, et non comme « seulement des mots ». »¹⁵ Dans cet argumentaire, c'est le « sens » du message pornographique qui gênait MacKinnon plus que les pulsions éveillées par ces représentations pornographiques : images qui diraient « *Les femmes sont des êtres inférieurs, des êtres pour le viol, n'hésitez pas, elles aiment ça, etc.* »¹⁶ Images de femmes « consentantes malgré elles », dont l'actrice Linda « Lovelace » Marchiano, actrice fétiche de *Gorge Profonde*, serait la victime emblématique : elle qui témoigna qu'elle fut violée et torturée durant le tournage de ce film devenu culte, et que c'est ce supplice qui est au cœur du film alors que c'est sa soi-disant jouissance que l'on voit.

MacKinnon est une figure féministe qui a œuvré de façon rayonnante quant à la reconnaissance du phénomène de harcèlement au travail et à la reconnaissance internationale du viol comme crime de guerre. « *Mais ses diatribes par rapport à la pornographie semblent faire des amalgames plus risqués : dans sa pensée, la pornographie semble être « un acte » discriminatoire et non un simple discours. Définie de la sorte, c'est une forme de discrimination analogue à celles que subissent les femmes dans la sphère du travail, et plus généralement au sein de*

¹² Parcours de vie qu'elle dépeint dans A. DWORKIN, *Life and death: Unapologetic Writings on the Continuing War Against Women*, New York, Free Press, 1997.

¹³ Notion reconnue par la Cour suprême en 1986.

¹⁴ Ibidem, p.97.

¹⁵ Idem.

¹⁶ M. IACUB & P. MANIGLIER, ibidem, p.230.

la société. Afin de justifier un pareil amalgame, MacKinnon affirme que les images pornographiques **agissent directement sur les gens qui les consomment**, qu'elles affectent leur construction de genre de manière à produire et à reproduire domination et soumission, dans une société où les hommes sont dominants et les femmes soumises. »¹⁷ Selon ces propos, que nous empruntons à Judith Butler, il s'agit là d'une « énorme inflation du **pouvoir performatif de l'expression pornographique** — inflation démesurée »¹⁸. C'est-à-dire que MacKinnon soutient que le porno aurait le pouvoir d'influencer les actes, les comportements des spectateurs, ce que, selon Butler, aucune étude sérieuse n'a pu démontrer.

Pour notre part, nous nous situons dans un entre-deux : nous n'envisageons pas la sexualité comme un lieu d'oppression des hommes sur les femmes dans tous les cas, et nous ne rejetons pas d'un trait définitif la possibilité d'une pornographie « acceptable », dans le sens d'une pornographie plus égalitaire, respectueuse envers les travailleurs.se.s de toute cette industrie, puisque c'est le nœud-même de nos interrogations ! Nous pourrions même nous accorder avec les abolitionnistes si nous devons juste nous cantonner au porno *mainstream*, *hard*, qui inonde les plateformes en ligne et frôle effectivement souvent avec une représentation de la relation aux femmes proche de l'humiliation, de la soumission. Parce que cette représentation entretient des stéréotypes, peut-être même des fantasmes, qui ne sont pas viables si l'on souhaite plus d'égalité et de respect entre les femmes et les hommes. Et puis également parce qu'au contraire de Butler, nous croyons au pouvoir performatif des représentations, de l'univers symbolique (le langage, les arts, la culture...) dans une optique de transformation des relations de genre et de la société. Ce qui est à nouveau une des optiques de notre étude.

Pour en revenir à *Snuff*, film contre lequel militèrent conjointement Dworkin et MacKinnon : « en 1975, des rumeurs de meurtres filmés commencent à circuler à New York. La police aurait confisqué des films underground originaires d'Amérique du Sud dans lesquels le meurtre d'une femme serait filmé. L'année suivante sort *Snuff*, filmé en Amérique du Sud, dont l'histoire se termine par le meurtre très réaliste d'une femme enceinte. Le film provoque une indignation des mouvements anti-pornographie qui y voyaient l'aboutissement logique de la pornographie. Des manifestations sont organisées par ces mouvements dans plusieurs grandes villes, participant malgré eux au succès du film. » Beaucoup de bruit pour rien, puisqu'il s'avèrera être un canular !¹⁹

Malgré tout, le collectif « Women against Pornography and the Media » dont elles faisaient partie demande l'**interdiction par des biais juridiques de la pornographie au nom du féminisme**. Le contexte d'alors est très particulier : nous sommes dans les années Reagan –chantre du renouveau de la droite américaine-, mais en même temps à la sortie d'une décennie ayant beaucoup

¹⁷ In É. FASSIN & M. FEHER, « Une éthique de la sexualité. Entretien avec Judith Butler », *VACARME*, n°22, janvier 2003.

¹⁸ Idem.

¹⁹ « Par la suite, les enquêteurs du New York Times et du bureau du procureur de New York découvrent que *Snuff* n'est qu'un canular. L'actrice du film est bien vivante et a pu être interrogée par les enquêteurs. Le fameux épilogue du film est le travail d'un producteur opportuniste, Alan Shackleton, qui désirait tirer parti des rumeurs de snuff movies en Amérique du Sud. Il rajoute ainsi la scène à un film d'horreur de Michael et Roberta Findlay tourné en 1971 intitulé *Slaughterhouse* et qu'il renomme *Snuff*. » ; source Wikipédia.

prôné la liberté sexuelle. Ainsi, à l’opposé de ce courant abolitionniste, émergent également début des années 80 les groupes féministes « Pro Sexe » représentés notamment par Gayle Rubin, Pat Califia, Amber Hollibaugh, « *qui revendiquent l’exploration, tant théorique que pratique, des potentialités féministes de la sexualité dans ses dimensions les plus subversives (pornographie féministe, sadomasochisme lesbien, défense des travailleur-ses du sexe)*. »²⁰ Il existe également déjà des tentatives de films porno féministes, avec quelques figures centrales telles que les actrices Candida Royalle et Nina Hartley, et la réalisatrice, actrice, écrivaine, artiste et performeuse Annie Sprinkle.

● FÉMINISTES PRO SEXE

L’expression « féminisme Pro Sexe » apparaît pour la première fois en 1981 sous la plume de la journaliste et activiste Ellen Willis, dans *Lust Horizons: Is the Women's Movement Pro-Sex?* Contestant le puritanisme sexuel et son autoritarisme moral, cet essai plaide pour un féminisme caractérisé par une pleine liberté sexuelle pour les femmes, et contre la condamnation de la pornographie. Selon les féministes Pro Sexe, la sexualité peut également être une source de plaisir, de découverte, de création de liens sociaux. Les **féministes dites Pro Sexe** refusent l’association systématique entre sexualité et violence que soulignent les abolitionnistes. C’est pour mettre en débats ces deux pôles que fut organisée en 1983 la conférence « *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality* » par Carole Vance. Mais loin d’ouvrir un dialogue constructif, cette conférence fut violemment dénoncée par les féministes abolitionnistes.

Nous ne citerons que certaines féministes Pro sexe dans cette étude, sans prétendre à l’exhaustivité : nous évoquerons donc arbitrairement les figures originelles de ce mouvement (Gayle Rubin pour la théorie, Annie Sprinkle pour les films et performances) et leurs avatars européens les plus médiatisés (Ovidie et Despentès). Dans le 3^{ème} chapitre, nous irons également rencontrer le collectif bruxellois les Pépé.e.s, acteur.trice.s du *Porn Project* bruxellois, aujourd’hui rebaptisé *Porn Process*, pour voir comment iels ont mis en pratique et en images leurs réflexions sur ce porno féministe, et plus ici encore *queer* !

Gayle Rubin

Alors que « sévissent » les foudres des abolitionnistes contre le Cinéma porno se démarque dès le début des années 80 une autre figure, déjà réputée pour ses analyses féministes depuis les années 70 : **Gayle Rubin** qui publie « Le Péril cuir »²¹, article dans lequel elle dénonce le moralisme et le puritanisme sexuels qui se sont emparés d’une grande partie du mouvement féministe.

Elle va se pencher sur la **question de la pornographie** dans « La lutte contre la pornographie. Une erreur sur toute la ligne »²², en démontant un par un les arguments des abolitionnistes, démontrant comment elles œuvraient plus contre elles qu’elles ne le supposaient, menant « *une croisade qui poursuivait une*

²⁰ B. de GASQUET, « Catharine MacKinnon, féministe systématique » in *Raisons politiques*, vol. 46, no. 2, 2012, p.96.

²¹ In G. RUBIN, *Surveiller et jouir, Anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL, 2010, pp.83-134.

²² In G. RUBIN, *ibidem*, pp.275-315.

mauvaise cible »²³. Elle y explique que les féministes, à la fin des années 70, ont tenté de déceler dans tous les médias et pratiques (littéraires, artistiques, cinéma, TV, radio, littérature enfantine, pratiques des médecins, psychiatrie, etc.) l’empreinte de la suprématie masculine, non en les interdisant, mais en proposant des alternatives à chacun. Seule la pornographie fut menée à l’échafaud. Les abolitionnistes ne demandaient pas, par exemple, la suppression du « cinéma » dans son entièreté et/ou de la psychiatrie, juste à ce que ces domaines soient revisités sans sexisme. Mais bien la pornographie : « *Au lieu de critiquer les contenus des médias à caractère sexuel explicite, et au lieu d’appeler à produire des œuvres non sexistes, pro-féministes ou à destination des femmes, les féministes que préoccupait le porno ont exigé qu’on l’élimine purement et simplement (...) Celles d’entre nous qui n’étaient, malgré tout, pas d’accord avons été chassées du mouvement, ou bien calomniées et accusées de soutenir les violences faites aux femmes.* »²⁴

Un des arguments que Rubin s’emploie également à démontrer est par exemple celui selon lequel « la pornographie EST violente » parce qu’elle met souvent en avant des images de pratiques bondage ou sadomasochistes, que les spectateurs non-avertis pourraient juger « violentes » (scènes de corps attachés, entravés, suspendus, voire crucifiés). Or, ce qu’explique notamment Rubin, c’est que ces pratiques sont « *un type de jeu sexuel ritualisé et contractualisé ; [que] ses amateurs déploient d’immenses efforts, pour, quand ils [les] pratiquent, garantir la sécurité et le plaisir des uns et des autres.* »²⁵ Outre que s’amorce là l’invitation aux femmes à réfléchir à un porno féministe, Gayle Rubin fut donc aussi une pionnière dans l’étude des **sexualités « alternatives »**. En 1984, dans ce qu’elle définit comme le « cercle vertueux » et ses limites extérieures (cercle et limites qui différencient les « sexualités morales », respectables, des autres, socialement jugées perverses, vicieuses, « infantiles », « psychopathologiques » et « politiquement répréhensibles »), Rubin montre que le milieu homosexuel demeure encore une zone de contestation pour acquérir la respectabilité²⁶ (les années 80’s étaient aussi au demeurant les « années SIDA », maladie qui fut stigmatisée assez longtemps).

Les médias sont évidemment imprégnés de tabous et clichés. Le cinéma américain excelle dans l’art de l’allusion, du sous-texte, de la symbolique pour parler de choses autrement censurées, telles que l’homosexualité²⁷. Tandis que, durant longtemps dans le cinéma francophone, le gay peut être représenté s’il est tourné en ridicule (sur le modèle de *La Cage aux folles* (France, 1978, 1980, 1985), *Pédale douce* (France, 1996), *Chouchou* (France, 2003), etc.)

Aujourd’hui, l’homosexualité monogame commence à être reconnue, mais en 1984, aux Etats-Unis, « *la promiscuité homosexuelle, le sadomasochisme, le fétichisme, la transsexualité et les relations trans-générationnelles sont toujours vus comme des horreurs sans nuance, incapables de comporter affection, amour, libre arbitre, gentillesse ou transcendance.* »²⁸ Par rapport à cet anathème, Gayle

²³ Idem, p.275.

²⁴ Idem, p.277-78.

²⁵ Idem, p.283.

²⁶ On notera que La « Manif pour Tous », fondée en France en 2012, est l’expression-même que cette répugnance existe toujours, tout comme certains propos de Donald Trump aux Etats-Unis.

²⁷ Ces subterfuges sont délicieusement décrits dans le documentaire *The Celluloid Closet* (Etats-Unis, 1995) de R. EPSTEIN et J. FRIEDMAN.

²⁸ In G. RUBIN, ibidem, p.162.

Rubin va notamment à cette époque appeler l'union des féministes sadomasochistes à se défendre, et s'intéresser en tant qu'anthropologue au « milieu cuir » gay et lesbien.

Pour notre part, nous ne cautionnons nullement « *les relations trans-générationnelles* » -pédophilie et/ou pédopornographie -, mais nous sommes heureux.e.s.x que les sexualités sortant de l'hétéronormativité soient de plus en plus incluses et reconnues dans la société et son arsenal juridique, et qu'au contraire, leur rejet et/ou leur stigmatisation soient punis par la Loi.

Annie Sprinkle

L'Américaine Annie Sprinkle (de *sprinkle*, signifiant en anglais « asperger, arroser », en rapport avec les humeurs du corps, notamment la cyprine) se présente elle-même comme ayant été « *une professionnelle du sexe, cinéaste, titulaire d'un doctorat dans la sexualité humaine, [ayant] fait de l'art visuel et des conférences universitaires.* » « *En 2017, j'étais artiste officielle à la Documenta 14²⁹, largement considérée comme la meilleure exposition d'art au monde. Actuellement, je me consacre à l'art environnemental du point de vue écosexuel.* »³⁰

Elle débuta comme actrice et réalisatrice de films porno, parmi lesquels *The Sluts and Goddesses Video Workshop - Or How To Be A Sex Goddess in 101 Easy Steps*, codirigé et coproduit par Maria Beatty, réalisatrice vénézuélienne portée sur le bondage. Sprinkle se démarque par son côté extraverti et jubilatoire. Outre sa carrière d'actrice et de réalisatrice, elle est aussi une artiste performeuse : sa plus célèbre performance est la *Public Cervix Announcement*, performance de 1990 durant laquelle, assise triomphalement sur une chaise, elle invita sur scène les spectatrice.teur.s à regarder son vagin au travers d'un speculum introduit dans son sexe.

Du point de vue politique, nous retenons aussi de Sprinkle son affiliation par alliance à l'**écosexualité**³¹ : cette mouvance écologique et militante a été inventée par Sprinkle et son épouse, **Elizabeth Stephens**, autour de leurs combats environnementaux, notamment contre l'extraction minière en montagne en Virginie occidentale.³² Leur stratégie vise à faire passer la métaphore commune de « Terre en tant que mère » à « Terre en tant qu'amante », d'où le terme d'« écosexualité ». Les deux femmes y étreignent les arbres et la nature des Appalaches amoureusement, dévoilant la sensualité et la dimension spirituelle des éléments naturels et de leurs fruits. Il nous semble qu'elles rejoignent par-là le combat des **écoféministes**³³, sous un mode artistique *queer*,

²⁹ Exposition quinquennale d'art contemporain, fondée en 1955. La 14^{ème} édition eut lieu à Athènes et à Cassel, en Allemagne. En pleine période de crise grecque, cette double localisation fit polémique, ce dont s'amuse le curateur de l'expo, Paul B. Preciado in I. LUQUET-GAD, « Pourquoi la Documenta 14 s'annonce comme l'un des événements artistiques les plus polémiques de l'année », in *les Inrockuptibles* en ligne, 4 avril 2017.

³⁰ Autoportrait de l'artiste repris de son site anniesprinkle.org(asm)

³¹ Annie Sprinkle est l'épouse de Elizabeth Stephens, avec qui elle fonde le projet de l'écosexualité.

³² Catastrophe écologique retracée dans le film documentaire de Beth STEPHENS, *Goodbye Gauley Mountain. An ecosexual love story*, Etats-Unis, 2014.

³³ « *L'écoféminisme plaide en faveur d'une réconciliation avec le corps et sa matérialité vulnérable. Il nous rappelle qu'il existe un amour sans haine, un désir sans réification ni violence. Ce qui sous un regard androcentrique était considéré comme des sentiments et des attitudes féminins, ridiculisés, dévalorisés,*

souvent humoristique –face à cette tragédie environnementale ! **Démontrant en passant qu'on peut être triviales et engagées à la fois, via notamment une posture politique qui efface les dualités de genre, d'espèces, du corps et de l'esprit.**

Ovidie

Ovidie fait partie des cinéastes françaises qui se réclament de la pornographie féministe. Elle revendique sa « filiation » avec le féminisme Pro sexe américain, et explique que le but du porno féministe est de déconstruire les codes et schémas du porno dominant : les corps stéréotypés (Ovidie met notamment en question la pilosité féminine –à ce titre, il est amusant de voir que les « hairy pussies » sont reléguées aux vidéos « vintage »³⁴-, les transformations chirurgicales, ...), le sexe non protégé, la domination forcément masculine et le silence consentant des femmes, leur refus potentiel étant étouffé par la fureur masculine... Une journaliste du *NY Times* note que « dans une étude sur les comportements dans le cinéma X, près de 90% des 304 scènes choisies au hasard contiennent de l'agression physique de femmes qui presque à chaque fois répondent de façon neutre ou par du plaisir. Plus insidieusement, il arrive que les femmes supplient leur partenaire d'arrêter, puis acceptent et finissent par prendre du plaisir à l'activité, indépendamment de la douleur ou de l'humiliation. »³⁵

Ovidie sans aucun doute est de ces femmes du porno qui désire au contraire élever la voix et parler en son nom sur le milieu, ce qu'elle incarne parfaitement jusque sur les plateaux de télévision où elle s'est fait principalement connaître. D'autant plus, dit-elle, que **le porno inonde notre vie, à travers la publicité, et surtout via son accès gratuit sur l'internet** : « à la télévision, dans les magazines, dans les abris-bus, le sexe s'affiche partout, il est omniprésent dans notre quotidien. Nous sommes inondés de messages érotiques, et nous y sommes tellement habitués que nous n'y prêtons même plus attention. Même le porno n'a plus rien de transgressif. En 6 ans, l'humanité a regardé l'équivalent de 1,2 millions d'années de vidéos pornographiques et a visité 93 milliards de pages sur les plateformes gratuites. Ce qui était si sulfureux est soudainement devenu banal. »³⁶

Dans son documentaire **A quoi rêvent les jeunes filles** (2014), Ovidie rappelle que les féministes Pro Sexe entendaient combattre la misogynie du milieu porno sur son propre terrain, et qu'il serait dangereux pour les femmes de ne pas s'en emparer. Elle dit avoir « milité pour une mise en scène du désir pour les femmes et par les femmes »³⁷. Elle a également proposé une sorte de **programme d'éducation sexuelle**, sur le principe qu'il ne faut pas censurer le sexe, mais au

acquiert un nouveau statut, désormais politique, lié à une nouvelle compréhension de l'être humain et de la diversité des êtres vivants. » in A. PULEO, « Pour un écoféminisme de l'égalité », *Multitudes*, n° 67, 2017, p.75.

³⁴ Telles que "Vintage legend sprayed on hairy pussy", qui fait pâle figure face aux vidéos trash qu'on peut obtenir aujourd'hui !

³⁵ Peggy Orenstein citée par R. SOLNIT, *La mère de toutes les questions*, Paris, Editions de l'Olivier, 2019, p.97.

³⁶ Introduction de OVIDIE, *A quoi rêvent les jeunes filles* (France, 2014).

³⁷ Introduction du documentaire d'OVIDIE, *A quoi rêvent les jeunes filles ?*, ibidem.

contraire en parler plus et « mieux » ! Mais elle ne se leurre pas quant aux dérives de l'internet, lorsqu'elle parle d'une « sexualité 2.0 ».

Le développement numérique fait aujourd'hui en sorte que la pornographie, dans sa diffusion immédiate et sa manière nouvelle de se vendre sur Internet, prend de plus en plus part à la vie d'un nombre croissant d'individus. Avant, il fallait oser franchir le cap du comptoir de location de cassettes X, montrer sa carte d'identité ou tout simplement sa figure d'amateur de X au grand jour. Depuis plus de 10 ans, YouPorn, Pornhub, Xhamster et Porntube entr'autres proposent des vidéos X gratuites sur l'Internet à portée de quiconque déclare avoir plus de 18 ans et être averti.e du contenu explicite des vidéos à « streamer »... rien de plus facile, évidemment !

Les jeunes femmes qui témoignent dans le documentaire *A quoi rêvent...* parlent par ailleurs de « déplacement des normes » dû à la grande médiatisation des vidéos porno chez les jeunes internautes, pour qui une fellation semble aujourd'hui un « passage obligé » (une des protagonistes dit que la sodomie est sans doute en train de virer également vers la norme). Parlent-elles pour autant d'une « avancée sexuelle » ? L'une d'entre elles dit que non, si ces pratiques sont imposées par de nouvelles normes. Selon elle, **les jeunes femmes doivent se libérer en étant à l'écoute de leur corps et de leurs propres plaisirs.**

Ovidie prône le même genre de discours dans son essai-bande-dessinée *Libres ! Manifeste pour s'affranchir des diktats sexuels* : « La seule certitude qu'il nous reste en matière de sexe : nous sommes les seules décisionnaires de ce que nous faisons de notre corps et rien ni personne ne devrait jamais nous dicter notre conduite. »³⁸ Selon elle, le **mouvement #metoo** aurait à nouveau modifié le curseur de l'acceptabilité de cette « conduite », introduisant la notion essentielle -à toute réappropriation de soi et de son corps- du « **consentement** ».

Elle critique en ce sens la tribune du « droit à être importunée.s »³⁹, remettant en cause le privilège des « sachantes » d'une certaine élite intellectuelle et sociale : « *Peut-être que dans certains milieux intellos, où on se branlait en lisant Bataille, on a vécu quelque chose d'intéressant, je ne le conteste pas. Mais je ne crois absolument pas que la génération de ma mère se soit vraiment éclatée au pieu, encore moins celle de ma grand-mère. Des sachantes ont sorti cette carte de la « liberté sexuelle » pour alarmer contre le retour du puritanisme : c'est un argument classique de la part de personnes qui ne veulent pas céder leurs*

³⁸ Ovidie et Diglee, *Libres ! Manifeste pour s'affranchir des diktats sexuels*, Paris, Editions Delcourt, Collection Tapas, 2017, p.3.

³⁹ Parue peu après le début du mouvement #MeToo dans *le Monde*, le 10 janvier 2018, cette tribune intitulée « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », signée entr'autres par Catherine Deneuve, Ingrid Caven et Catherine Millet, défendait une « *liberté d'importuner* » de la part des hommes indispensable, selon les signataires, à la liberté sexuelle de chacune et chacun. Faisant fi de la dimension socio-économique du phénomène #metoo, cette tribune fut fortement décriée dans le monde entier, au point que certaines, parmi lesquelles Catherine Deneuve, s'en dédouanèrent à moitié. Ainsi le 15 janvier, cette dernière expliquait sur [BFMTV](#) qu'elle s'excusait « *auprès des victimes d'agression qui ont pu se sentir offusqués par la tribune, mais [assumait] sa liberté de penser.* ».

prérogatives. »⁴⁰ Elle évoque là une certaine époque au tournant des années 50 où l'on a réédité Sade⁴¹, Bataille⁴², où le roman *Histoire d'O*⁴³ est sorti, qui laissait supposer un certain libertinage dans cette « élite intello », mais aucunement un progrès pour les relations femmes-hommes en général : « *Toute cette période où l'on commence à s'astiquer sur la jouissance de la transgression et durant laquelle apparaît l'idée, même dans la psychanalyse, que « toute jouissance est une jouissance de la transgression ». Ce qui est vite devenu : « **Toute jouissance est forcément une jouissance de la domination.** » Une partie de l'élite intellectuelle s'est alors amusée à jouer à « fouette-fouette ». Grand bien leur fasse, je n'ai pas de problème avec les rapports sadomasochistes. Mais ils ont été survalorisés, intellectualisés, comme s'il s'agissait du plaisir le plus raffiné, du stade ultime de la sexualité. L'idée que les femmes se révèlent grâce à un homme est encore très présente : le succès de 50 Nuances de Grey en atteste. **La révélation sexuelle d'une femme passe par les bras d'un homme, a fortiori d'un homme dominant.** »⁴⁴*

Nous noterons, quant à nous, qu'il est plus facile pour nous, en tant qu'Occidentales privilégiées, d'être à l'écoute de notre corps et de nos désirs, et que dans bon nombre de pays et de cultures, le sexe féminin est encore l'objet de nombreux tabous, interdits et répressions. En tant que féministes, nous plaçons pour une **sexualité féminine autodéterminée pour les femmes du Monde entier.**

Cette disparité est ce dont témoigne magnifiquement le documentaire *Female Pleasure*.⁴⁵ Dans ce film qui traite de viols, de mariages forcés, d'excision, de condamnation pour abscénité, nous voyons notamment l'activiste indienne Vithika Yadav, responsable de « Loves matters India », militer pour que les relations basées sur l'amour soient mieux acceptées en Inde, contre la traite des droits humains, pour les droits des femmes, ainsi que de la santé et des droits en matière de sexualité et de procréation. Nous citons à dessein cette jeune femme, car elle nous a émue particulièrement par son aura, sa joie à parler de son militantisme. Dans une conférence TEDx intitulée –bien à propos- « Let's talk about sex », elle explique qu'elle travaille « *pour un projet de santé sexuelle qui éduque les jeunes Indiens à propos du sexe en répondant à leurs questions supposément les plus embarrassantes sur la santé sexuelle, ouvertement, en*

⁴⁰ In L. MORMIN-CHAUVAC, « Ovidie : " On a intégré l'idée que la jouissance ne peut se faire que dans la domination " », *Libération*, interview en ligne, 27 juillet 2018.

⁴¹ *Juliette* a été republié en 1945.

⁴² Georges Bataille, mort en 1962 et que certains jugèrent « détraqué sexuellement », « libidineux », « pornographe », est l'auteur notamment de la sulfureuse *Histoire de l'œil* (publié sous un faux nom dès 1928, puis réédité sous son vrai nom après sa mort, en 1967). Cet auteur n'étant que très peu lu dans le grand public et très peu reconnu par la critique littéraire comme le souligne Marguerite Duras qui lui a rendu hommage en 1958 dans un article « À propos de Georges Bataille » : « *La critique (...) au seul nom de Bataille s'intimide. Les années passent : les gens continuent de vivre dans l'illusion qu'ils pourront un jour parler de Bataille... Ils mourront sans oser, dans le souci extrême où ils sont de leur réputation, affronter ce taureau.* »

⁴³ P. RÉAGE, *Histoire d'O* suivi de *Retour à Roissy*, Paris, Éditions J-J Pauvert, 1975.

⁴⁴ L. MORMIN-CHAUVAC, *ibidem*.

⁴⁵ B. MILLER, *Female Pleasure*, Suisse-Allemagne, 2018.

toute franchise et de manière aimable (...) »⁴⁶ Ce qui nous a également interpellée, c'est de voir que cette militance prenait la voie de spectacles de rue, où hommes et femmes se mêlent pour danser leur ras-le-bol du harcèlement de rue, des viols perpétrés sur nombre de jeunes Indiennes, et surtout sur les tabous qui pèsent sur le sexe dans ce grand pays dont la culture est pourtant à la source du kama sutra !

Et malgré tout, même pour nous, « privilégiées », n'est-il pas difficile d'être à l'écoute de notre corps, de nos propres désirs, dans une société qui prône et impose insidieusement l'épanouissement, la performance à tout prix ? A en croire les magazines, notamment féminin, et les livres de développement personnel, tout serait une question de travail sur soi ! Or, il nous paraît évident que tout ce champ de la sexualité est traversé de normes et de représentations parfois falsifiées qui ne correspondent pas forcément aux nôtres.

Virginie Despentes

Virginie Despentes a particulièrement fait parler d'elle autour du roman *Baise-moi* (1994), et du film éponyme qui en a été adapté (2000). Son roman est sorti de l'ombre grâce à un critique de rock qui l'a confié au présentateur Thierry Ardisson. Il atterrit ensuite à Canal+, première chaîne à diffuser du porno dans les années 80 et à en faire le « phénomène branché du samedi soir ». En décembre 95, le roman avait déjà été vendu à des centaines de milliers d'exemplaires. Il est intéressant de souligner ce « tremplin » médiatique, car, à l'instar d'Ovidie, c'est essentiellement sur les plateaux TV que Despentes s'est révélée au grand public. N'ayant pas lu le roman, nous ne jugerons pas de sa qualité, même si nous reconnaissons chez Despentes, au travers notamment de son essai *King Kong Théorie* (2006), une vraie plume d'auteure, acérée, à l'accent intelligemment provocateur et nourri de ses vies antérieures, de travailleuse du sexe et d'artiste punk.

Bien avant de devenir un phénomène *mainstream*, *Baise-moi* fut édité dans le milieu underground et punk, où il répondait à une véritable **utopie du genre** : « *Dans cette mouvance, les filles traînent dans les mêmes endroits pourris que les hommes. Elles gazent les contrôleurs de la RATP et se font taper aux manifestations. Elles dirigent leurs propres groupes. Elles s'imposent, massivement, grandes gueules, envoyant se coucher la pin-up que l'imagerie classique du rock cantonne à la figuration à l'arrière des motos. (...)* » La libération des femmes nous semblait l'héritage majeur des seventies, mais

⁴⁶ « [Stop sexual violence in India - talk about sex](#) », conférence de Vithika Yadav pour la TEDxHagueAcademy.

sclérosé », dit Herr Sang⁴⁷. (...) « On voulait une révolte au-delà des choses connues, **une autre identité féminine, ne pas être jugé selon sa pratique sexuelle**. *Baise-moi* était en plein là-dedans. » »⁴⁸

Nous allons voir désormais si on peut parler de « female gaze » dans le porno féministe, tel qu'il est présenté par ses représentantes auto-proclamées. Et nous demander si cet angle de vue particulier permet de libérer les femmes des rôles prescrits dans le genre pornographique traditionnel, « *de les délivrer de leurs reflets dans des yeux d'homme* » ? ⁴⁹

2. Le « female gaze » comme outil d'analyse, et/ou comme hypothèse féministe ?

Notre finalité est d'explorer la filmographie des représentantes qui s'autoproclament du porno féministe, et de voir si ce dernier se caractérise ou non par le fameux « female gaze ».

Nous devons bien entendu au préalable expliquer ce qu'est le « female gaze ». Mais pour cela, il nous faut repartir du concept de « male gaze » pour bien comprendre comment le regard masculin sur le Monde et les femmes a modélisé, dominé des siècles de représentations de la sexualité et du corps féminins. Et comment cela façonne a fortiori le monde du porno, communément destiné aux hommes (ce que le porno féministe démonte et dément également, s'adressant aussi à un public féminin).

2.1. Le « male gaze »

Laura Mulvey, théoricienne féministe du cinéma affirme que « *les conventions du cinéma dominant reposent sur le regard, le voyeurisme et l'objectification de la femme, ainsi que sur l'opposition masculin = actif et féminin = passif. (...) [et] poursuit son argument en expliquant que la femme est l'objet de trois regards masculins: celui du personnage masculin à l'intérieur de la diégèse⁵⁰ du film, celui du spectateur dans la salle, et la combinaison des deux regards lorsque le*

⁴⁷ A.k.a. « Patrice Lamare, plus connu sous son pseudonyme de Patrice « Herr Sang », ses multiples incarnations dans le monde agité de l'auto-production [punk] (...) : le fanzine New Wave, New Wave Records, le catalogue de distribution Al di La, les éditions du Yunnan et la structure de production Thrash Seditions, aujourd'hui réunis sous la bannière du site Celiabile.com », in « PATRICE 'HERR SANG' LAMARE « PUNK NOT DEAD » », dans les archives de *la Spirale*. Il fut également un des créateurs « du meilleur vidéoclub parisien », in le site des *Editions du Feu sacré*.

⁴⁸ F. AUBENAS, « Virginie Despentes, la fureur dans le sexe », *Le Monde*, juillet 2015.

⁴⁹ I. KAUFER, *Ibidem*.

⁵⁰ La diégèse est « *tout ce qui est censé se passer, selon la fiction que présente le film ; tout ce que cette fiction impliquerait si on la supposait vraie.* » ; définition d'É. SOURIAU, « La structure de l'univers filmique et le vocabulaire de la filmologie », in *Revue internationale de filmologie*, n°7-8, p.240.

spectateur observe la femme depuis la perspective du personnage masculin »⁵¹. La figure de la Femme serait ainsi façonnée ("styled") comme un objet érotique sous l'œil de la caméra.

A travers cette objectification de la Femme, Mulvey explique que pour le spectateur, les deux plaisirs à l'œuvre sont l'un **narcissique**, l'autre **scopophilique**, c'est-à-dire relatif au plaisir de voir, de regarder un objet teinté d'érotisme. Elle prend comme réalisateur exemplaire de ces « **pulsions voyeuristes** » Alfred Hitchcock, mais ce « male gaze » inonderait tout le cinéma américain et mondial traditionnel.

Cette théorie pose dès lors la question du **spectatorat féminin** : comment les femmes visionnent-elles ces films ? Mulvey avance que les spectatrices ont deux options possibles : l'identification masochiste au personnage féminin, objet du regard masculin ; ou bien une identification au point de vue actif, c'est-à-dire celui de l'homme. **Comment dès lors peuvent-elles se réapproprier le regard sur elles-mêmes ?**

Pour remédier à ce phallocentrisme imposé par le cinéma (et les médias en général), Mulvey propose une nouvelle écriture cinématographique instituant un.e spectatrice.teur alternative.tif, dans une vision féministe. Agnès Varda, parlant des œuvres artistiques de femmes (et pas uniquement cinéastes) dit dans cette optique que chaque femme (« *enfant, homme...* ») devrait chercher sa propre « *inventivité* »⁵². Nous voyons dans cette inventivité la possibilité de créer d'autres choses, d'aller plus loin que ce que les standards masculins ont imposé jusqu'à présent.

Ce qu'on doit retenir

Laura Mulvey décrit le **point de vue phallocentrique à l'œuvre dans le cinéma dominant**, où les images, les personnages, les complots, les histoires et les dialogues dans les films sont construits sur l'inconscient de la société patriarcale. Sont remarquables dans ce cinéma dominant « *le voyeurisme et l'objectification de la femme, ainsi que l'opposition masculin = actif et féminin = passif.* »

Dans une perspective féministe, une écriture cinématographique alternative instituant un.e nouvelle.veau spectatrice.teur serait à proposer !

⁵¹ L. MULVEY, « Visual pleasures and narrative cinema » in *Oxford Journals*, vol. 16, n° 3, automne 1975, p. 6–18. Et publié dans *CinémAction* n°67, 1993 pour la traduction française. Cet article est considéré comme un article fondateur des études féministes du cinéma.

⁵² In le podcast « Women in motion », épisode 1 sur Agnès Varda, initié par la marque Kering, et réalisé par Géraldine SARRATIA.

Pour comprendre ce concept de « **male gaze** » dans le champ du Cinéma porno *mainstream*, nous allons nous pencher sur quelques exemples :

- **YouPorn, catégorie « amateur »**

Il existe de nombreuses catégories sur ce « tube » numérique. A ce titre, il est intéressant de noter que le cinéma porno est devenu sur internet un marché extrêmement segmenté. Et que la catégorie « amateur », pseudo réaliste, est un des segments clairement imposés, clignotant sans cesse en marge de l'écran pour susciter la curiosité de l'internaute sur le modèle de ce qu'on nomme vulgairement les « putaclic »⁵³.

« **Teaching my young stepsister anal sex with anal creampie** »

Ou, littéralement, « Apprendre à ma jeune demi-sœur le sexe anal avec de la tarte à la crème ». La recette pâtissière peut paraître étrange, mais après recherche, nous découvrons que l'« *anal creampie* » est en fait une expression anglophone du jargon porno pour désigner un écoulement de sperme depuis l'orifice d'une personne après un rapport non protégé. Il est à noter que plusieurs chansons de rap⁵⁴ mentionnent cette pratique, qui, loin d'être innocente, peut évidemment causer des MST (« et des bébés ! »)...

Le scénario –pour peu qu'on puisse employer le terme- repose sur l'idée d'une fausse caméra cachée. Nous sommes dans une cuisine. On ne voit pas de visage au départ, juste de grandes jambes fuselées surmontées d'un fessier galbé et généreux enveloppé dans une culotte rose évoquant plus une adolescente qu'une ménagère de 50 ans. La jeune femme se trémousse et semble se toucher l'anus. La caméra est à hauteur de ses genoux, comme si on l'épiait à son insu. Entre un homme dont on ne verra jamais le visage, qui, d'après le dialogue très simpliste en voix-off, s'avère son demi-frère : la transgression d'un tabou doit sûrement être source d'excitation. Celui-ci s'interroge sur ses activités, et rapidement l'aide à découvrir les joies de la sodomie. Il faut dire qu'elle l'aguiche assez, répétant d'une voix miaulant « *tu aimes mes fesses ?* », dans un mauvais pastiche de Godard. Plusieurs fois, il s'étonne que ça soit sa première fois. Elle lui propose, sans doute pour justifier que le spectateur voit enfin le visage de la jeune femme, une fellation qu'elle s'applique à exécuter les yeux vers son visage à lui (toujours de profil, mais cela rappelle les plans récurrents d'actrices regardant leur partenaire masculin dans les yeux, le sexe en bouche). Les détails sonores

⁵³ « Piège à clics (*en anglais, clickbait* : « *appât à clic* »), appelé vulgairement putaclic ou pute à clics, est un néologisme péjoratif désignant un contenu Web qui vise à attirer le maximum de passages d'internautes afin de générer des revenus publicitaires en ligne. Dans cette optique il s'appuie en premier lieu sur un titre racoleur, voire mensonger et sur des éléments sensationnels, émotionnels au détriment de la qualité ou de l'exactitude (avec un basculement possible vers les fake news). Le but du clickbait est d'attirer les clics à peu de frais et d'encourager le transfert d'un contenu sur les réseaux sociaux. », définition trouvée sur le site de Reestart, agence digitale française.

⁵⁴ Ces chansons valorisent l'homme à grosse voiture, qui deale et joue de son « gun », tout en s'entourant de femmes faciles qu'il vole aux gangs adverses (les jeunes riches), et qu'il traite à longueur de refrains de « bitches », forcément vénales et aguicheuses. Pex : *Bad and Boujee* par Migos et Lil Uzi Vert (2016) ou *Love Galore* par Travis Scott et SZA (2017).

évoquent presque l'étouffement de la jeune femme par le sexe puissant et large de son demi-frère.

L'homme ne tarde pas à jouir, ce qui va lui permettre de reprendre la sodomie de façon plus « virile », musclée, grâce au fameux « *anal creampie* ». A ce moment, elle arrive à se contorsionner assez que pour jouir face caméra, regardant explicitement le spectateur... Son sexe est par ailleurs cadré selon la « règle d'or » de toute représentation photographique et/ou picturale, sur l'un des « points de force ». Et cela ne semble pas être un hasard, puisque l'échelle de plan, et donc le cadrage a changé entre temps, prouvant qu'il y a bien une tierce personne qui filme, ou qu'il y a eu une petite pause entre temps pour saluer l'effort des protagonistes...

Les « castings d'actrices »

Les castings filmés semblent aussi être un « genre » pornographique qui plaît sur les sites de courts-métrages gratuits. S'ils sont infiniment discutables quant à leur éthique et leur qualité, ils ont le « mérite » de condenser pour notre étude tous les poncifs du genre : de jeunes actrices inexpérimentées mais qui se disent « prêtes à tout », des hommes salaces qui ne montrent jamais leur visage, si ce n'est flouté, des demandes qui vont de plus en plus loin malgré la douleur visible sur les visages, des séquences interminables où le consentement devient une notion floue, tant on devine la détresse de ces jeunes femmes qui avouent dès le départ la précarité de leur situation (l'une est serveuse, l'autre étudiante, chacune désire gagner mieux sa vie), et qui se retrouvent coincées dans une pièce avec deux hommes très entreprenants et manipulateurs, et où tout est filmé dès le départ (qu'advient-il de ces rushes, si jamais l'une d'entre elles refuse leur diffusion ? A ce titre, l'une des séquences porte un titre assez ambigu : « *I was supposed to delete this* » ...⁵⁵).

La montée crescendo des demandes érotiques des deux hommes nous positionne immédiatement en voyeurs. Notre regard se confond avec les objectifs des deux caméras, et nous ne perdrons pas une miette des **misés en scènes systématiques**, telle une mécanique de pratiques imposées à la chaîne : déshabillage, introduction d'un doigt dans l'anus face caméra, fellation avec **obligation de regarder la caméra**, sodomie assise toujours face caméra, puis positions de plus en plus acrobatiques, comme pour tester une certaine souplesse du corps et du consentement des demoiselles. Cette systématisation donne vertigineusement l'impression que **ces jeunes femmes sont interchangeables**, et c'est bien entendu le cas, ce qui les piège également : si l'une refuse quelque chose, une autre attend derrière la porte ! Ce qui n'est absolument pas un détail anodin, c'est que toute cette mise en scène ne présente **aucune protection contre les MST**.

⁵⁵ Cette question n'est pas anodine, sachant que le droit à l'oubli numérique est très compliqué à obtenir, même si certains cas fructueux ont fait jurisprudence ; mais aussi que le « rhabillage » -à savoir la reconversion professionnelle- est extrêmement compliqué, ce à quoi on ne réfléchit pas forcément lorsqu'on est très jeune. Sur la jurisprudence en la matière, cfr M. REESE, « Google condamné à désindexer le passé d'une ex-actrice porno », in *Next INpact*, mars 2012.

Pourtant, les Etats-Unis ont légiféré depuis 2012 le port obligatoire de la capote lors des tournages, ce qui ne fut pas sans grincement de dents : « *Du côté des producteurs, on assure que les fans du genre ne veulent pas le voir dans les films. Panne d'inspiration également pour les acteurs qui se sentiraient - dit-on - plus à l'aise et en sécurité sans cette protection* »⁵⁶. Avec des conséquences économiques perverses, puisque suite à cette loi, « *le secteur de l'industrie pornographique à Los Angeles [fut] en berne. Seulement 20 permis de tournage depuis le début de l'année contre 480 en 2012. Un coup dur pour une industrie à 6 milliards de dollars de revenus qui représente 10.000 emplois.* »⁵⁷ Ce qui pousse, hélas, les producteurs à marchander du sexe sans protection avec les travailleur.se.s!

Il est à noter une **inclination certaine pour les fesses**, si possibles grosses et/ou juvéniles, et dans tous les cas pour leur orifice : **l'anus**. Celui-ci est montré en gros plan, la caméra va souvent jusqu'à explorer ce qui s'en écoule, les humeurs du corps, cyprine et sperme.

La femme est totalement ramenée à cet orifice, rendue objet autour de cette béance, réceptacle sans fin du phallus et du **sperme triomphal de l'homme**. « *Dans une société androcentrée, le concept de **soumission féminine** n'a rien de surprenant mais que comprendre de la propension sans cesse réaffirmée de la pornographie à nous montrer des orifices dilatés ? Certainement la volonté de marquer le cantonnement de la femme à un rôle de réceptacle, de symboliser cette fonction par une réduction de ses corps et âme à des orifices que l'on dilate et remplit à souhait pour en indiquer la totale possession. Du début du 20ème siècle à aujourd'hui, ces éléments constitutifs du porno n'ont cessé de se boursoufler. De nos jours, le courant mainstream de la pornographie montre une femme soumise jusqu'à la déshumanisation, réduite au rang d'esclave, d'animal sexuel sans âme ni volonté propre, totalement assujettie à la jouissance de l'homme.* »⁵⁸

Dans le documentaire d'Emilie Juvet, *Histoire d'Ovidie*, un journaliste parle du « **Cahier des charges** » du milieu pornographique (sous-entendu mainstream) : « *donc, par exemple, il y a des scènes de pénétrations anales, des scènes d'éjaculation faciale, des choses comme ça... Ovidie, là-dessus, était assez intransigeante. Elle refusait les éjaculations faciales [à part dans son tout premier film] (...) et a refusé toute **systématisation dans les pratiques**.* »⁵⁹ Avec ses propres mots, Ovidie parle de « *phallus triomphant qui domine le réceptacle, la personne qui est pénétrée* »⁶⁰

On pourrait attribuer ces gros traits à la liberté accordée aux vidéos « amateur », mais l'industrie professionnelle ne semble pas y déroger :

⁵⁶ In « *Etats-Unis, la loi qui fait capoter l'industrie du porno* », site RFI, août 2014.

⁵⁷ Idem.

⁵⁸ E.-B. ROYER, « Pornographie et érotisme » in *Osphères*, novembre 2018.

⁵⁹ E. JOUVET, *Histoire d'Ovidie*, France,

⁶⁰ Propos repris du reportage d'OVIDIE, *Rhabillage*, diffusé en novembre 2011 sur France 2 (Envoyé Spécial).

- **le porno GONZO**

Le **porno GONZO** se définit avant tout par une **caméra subjective**, c'est-à-dire prise en main par un des protagonistes dont le regard épouse dès lors le point de vue du spectateur : ce protagoniste étant dans le gonzo majoritairement un acteur (et parfois acteur ET réalisateur) masculin. Ce genre inventé et popularisé par John Stagliano dans le champ du porno est l'application du précepte d'hyper-subjectivité du journalisme gonzo au cinéma porno.

Les caractéristiques du genre sont l'absence de scénario, de décors, de dialogues, l'emploi de la caméra portée avec un recours intense aux gros plans et un petit budget. Très fréquemment, les acteurs s'adressent aux spectateurs via la caméra. Ceux qui se sont le plus fait remarquer dans le genre sont John B. Root, John Stagliano et **Rocco Siffredi**.

Le fait que la caméra soit portée à la main, souvent par un acteur, implique forcément de **très gros plans de la femme** et la **relégation hors-champ du personnage qui filme**. Cela donne aujourd'hui la majorité de la production mondiale, à savoir du **sexe anal quasi à la chaîne**. Le peu de moyens que ce cinéma requiert sied par ailleurs parfaitement à la nouvelle ère numérique, où beaucoup de films sont disponibles gratuitement en ligne.

Rocco, de Thierry Demaizière et Alban Teurlai (France, 2016)

Lorsqu'on évoque le Cinéma porno *mainstream*, les actrices peuvent sembler interchangeables à l'infini. Par contre, une figure masculine paraît incontournable, tout autant pour les connaisseurs du genre que pour les « non pratiquants » qui la connaissent des plateaux TV : Rocco Siffredi. Deux réalisateurs ont consacré un documentaire-portrait à son désir de « rhabillage » (pour reprendre l'expression d'Ovidie, ce terme désigne le fait, pour les stars du X, de vouloir décrocher du métier, se reconvertir. Ce qui, selon elle, serait plus facile pour les hommes que pour les femmes⁶¹), Thierry Demaizière et Alban Teurlai (France, 2016). Le film s'intitule *Rocco*.

« Rhabillage » tout relatif puisqu'on découvre sur le site officiel de Siffredi que son nom est devenu une véritable industrie du cinéma porno, et que l'acteur est réellement encore actif (sinon quoi !) aujourd'hui dans les réalisations proposées. S'y ajoutent une chaîne et la vente de DVD et d'images en ligne. Le site semble vouloir segmenter sa clientèle en différents « tags » : actrices de grosse corpulence, du troisième âge, transgenres « shemale »⁶², de toutes nationalités. Mais pas de choix d'acteurs, bizarrement (sans doute faut-il assumer d'être gays pour trouver ce genre de panel ?).

⁶¹ Cfr reportage d'Envoyé Spécial « Carte blanche à Ovidie : Rhabillage », novembre 2011, France.

⁶² « shemale » est un adjectif qui désigne « une femme transgenre (assignée homme à la naissance) ayant suivi un traitement hormonal féminisant (entraînant le développement de ses seins, une réduction de sa masse musculaire et la redistribution de ses graisses) et s'étant fait retirer toute pilosité considérée comme masculine, mais n'ayant pas (ou pas encore) subi d'opération chirurgicale visant à transformer son appareil génital. », source Wikipédia. Ce terme est très répandu sur les tubes porno où il est devenu un « tag » pour amateurs du genre.

Ce qui nous interpelle le plus dans *Rocco*, c'est le **rapport à l'argent** qu'entretiennent les différents acteurs du secteur. Car si les femmes se soumettent aussi facilement aux pires mises en scène, contorsions et dilatations, c'est tout de même pour « avoir la chance de tourner avec Rocco », et cette chance est, on s'en doute, fortement pécuniaire ! Dans une perspective intersectionnelle, nous voyons clairement se jouer là une **double domination des hommes sur les femmes et des riches sur les précaires**.

Le documentaire est intéressant en ce qu'il révèle les dessous des tournages *mainstream* : l'entre-soi, la marchandisation des corps, les rapports d'argent⁶³ et de « domination » (c'est LA question récurrente du film : « Qui domine qui ? » « Tu aimes dominer ? » « Tu aimes être dominée ? ») qui entraînent le jusqu'au-boutisme de certaines actrices, et surtout un trait particulier au cinéma porno dans lequel s'impose le « male gaze » : le genre GONZO, dont Rocco Siffredi s'est fait le maître !

- **le Porno CHIC**

Un des réalisateurs de l'industrie porno a néanmoins fait un pas de côté par rapport à cette esthétique systématique sans véritable scénario qui prédomine dans le porno *mainstream* : **ANDREW BLAKE**. Ce dernier s'est démarqué grâce à des réalisations plus portées sur l'esthétique des plans, qu'on pourrait qualifier de « **porno chic** », tournant autour de thèmes tels que le fétichisme, le voyeurisme, le bondage et le lesbianisme (les hommes sont même parfois entièrement absents de ses films). Pour autant, le point de vue et les mises en scène accentuent bien entendu toujours aussi fort les fantasmes masculins. Même en lingerie de luxe, les femmes y sont toujours et encore soumises aux fantasmes des hommes.

Dans ces deux exemples de porno *mainstream*, les prises de vue reproduisent souvent le **point de vue de l'acteur masculin**. La scène est filmée d'en haut lorsque la femme s'adonne au sexe oral. La caméra se concentre sur les expressions de son visage pendant les actes sexuels. Même lorsque la femme reçoit un plaisir oral, la caméra est souvent positionnée du point de vue de l'homme qui la regarde vers le haut. De manière générale, l'**acteur masculin** est **insignifiant** dans le contexte de la pornographie. On se concentre rarement sur l'ensemble de son corps et on voit rarement son visage.

Le **véritable protagoniste** de ces histoires **est le spectateur**, grâce au jeu de l'identification. C'est la raison pour laquelle la femme se détourne de l'acteur masculin, regardant plutôt vers la caméra.⁶⁴

⁶³ Il faut écouter le langage de Mark Spiegler (« agent de talents » au regard vicelard) très cru par rapport à l'argent, comme s'il monnayait des pouliches.

⁶⁴ Analogie non anodine à remarquer lorsqu'on déambule sur les réseaux sociaux devant les selfies aux moues forcées (« duckface ») adoptées par des milliers de femmes, parfois de très jeunes filles : il est difficile de ne pas ressentir le « male gaze » à l'œuvre. Ayant assimilé les canons de notre époque, elles cherchent à y correspondre. Seules depuis leur salle de bain, entre copines (et après 22 prises pour avoir l'image parfaite sur la plage), c'est *in fine* à un regard masculin et hétérosexuel qu'elles s'adressent la plupart du temps. Même quand il est absent, même quand il n'est pas le destinataire direct de l'image, il reste sous-entendu...

Un autre aspect central est le **rapport de domination** (tirer les cheveux pour obliger l’actrice à montrer son visage, promiscuité pour venir lui parler quasi dans le cou, claques sur les fesses pour la faire crier), rapports non protégés, sodomies « musclées », éjaculations faciales systématiques, caméras subjectives, détails salaces, « consentement contraint » par des rapports de force, notamment économiques ... voilà les grands traits de ce que nous attribuons au **porno mainstream**, traditionnel, où le « **MALE GAZE** » **prédomine**.

« Dans les années 70, les films pornographiques cultivaient cette esthétique grisante, et mettaient souvent en valeur les filles au lieu de les mettre à genoux - on se demande ce qu'il s'est passé en cinquante ans, si le porno a pris les couleurs du monde ou si le monde a pris les couleurs du porno, pourquoi au fond la représentation du sexe semble devenue le pendant cauchemardesque de l'humanité. "C'est la faute du capitalisme", me dit une amie. "Le porno, ça devient notre poubelle psychotique géante", renchérit une autre. Une trop grande poubelle, qui est en train de tout dévorer. »⁶⁵

2.2. Le « female gaze », comme écriture cinématographique alternative renversant le point de vue phallogentrique

La riposte « féministe » pourrait être de répondre à cette critique du porno *mainstream*, où « **la passivité d'une femme**, son manque d'agency (capacité à agir), est devenue une image excitante, **reprise ad nauseam** (...) »⁶⁶

D’où ces questions :

- **Dans un premier temps, comment le « male gaze » a dominé l’art cinématographique en général, et en quoi se réapproprier la représentation de son propre corps est-il pour une femme un enjeu féministe ?**
- **Et dans un deuxième temps (chapitre 3), que proposent les cinéastes femmes dans le genre pornographique comme alternative(s) à la pornographie *mainstream* ?**

1^{er} temps : Comment le « male gaze » prédomine au Cinéma

La Palme d’or décernée en 2013 au film *La vie d’Adèle* a provoqué de larges polémiques : outre qu’on reprochait au film de présenter des scènes d’amours lesbiennes selon les fantasmes de leur réalisateur, Abdellatif Kechiche, ce dernier

⁶⁵ Chronique de C. TOUZARD, « Le Porno dirige-t-il le Monde ? », in *Grazia*, octobre 2016.

⁶⁶ I. BREY, « Inondez nos écrans de “female gaze” », *Marie-Claire* en ligne, septembre 2018.
<https://www.marieclaire.fr/inondez-nos-ecrans-de-female-gaze,1280862.asp>

n'avait pas eu la courtoisie de mentionner l'auteure initiale du scénario, Julie Maroh. On lui reprochait aussi d'avoir détourné des images d'une manifestation réelle en dépolitisant fortement leur portée et d'avoir eu une attitude exécrationnelle vis-à-vis de l'équipe de tournage, mais là n'est pas notre propos.

Dans un article de *L'Obs*, prenant comme point de départ ces divers tollés, la journaliste s'interroge sur la **représentation des femmes** (dans l'article, elle vise les femmes lesbiennes) **sur la toile largement monopolisée par les hommes**. Citant le collectif féministe *la Barbe*, elle écrit « *A Cannes, puisque les femmes ne sont pas représentées, c'est l'imaginaire des hommes qui s'exprime, ce sont eux, grands réalisateurs et artistes, qui savent ce que veulent et pensent les femmes* »⁶⁷.

La journaliste suggère que, puisqu'il est actuellement impossible d'imposer de nouvelles règles de quotas aux sélections des festivals (tout simplement parce que les organisateurs s'y refusent !⁶⁸), il pourrait y avoir néanmoins des quotas paritaires au niveau du système de l'octroi des aides aux productions françaises⁶⁹ pour pallier la sous-représentation des femmes dans les commissions, diffusions publiques et remises de prix. Mais, selon elle, l'obstacle principal est avant tout « *dans la résistance à reconnaître que **les femmes ont elles aussi un regard, et qu'elles peuvent et doivent participer à la culture, au champ symbolique, à l'élaboration des représentations à partir desquelles nous tissons notre propre fil existentiel.*** »⁷⁰ La journaliste cite là explicitement la pensée de la féministe belge Françoise Collin.

Cette dernière vient à point dans notre étude, car, dans ses écrits, elle parle beaucoup d'un **espace symbolique** –le langage, y compris artistique, culturel, médiatique- qui serait selon elle normé, codé et profondément inapte à accueillir les œuvres féminines, puisqu'il fut durant des siècles totalement monopolisé par les hommes. Enfin **partager cet espace « masculin »** est pour elle **un des grands enjeux du féminisme**. Une de ses idées fortes est « *la nécessité pour les femmes, au-delà d'une « égalité » nécessaire mais insuffisante, de participer à la co-construction d'un monde commun.* »⁷¹, au travers d'un langage « féminin », d'un art « féminin » ou d'une façon « différente » de faire de la politique. Françoise Colin ne tombe pas pour autant dans l'essentialisme : à ses yeux les femmes ne sont pas différentes des hommes par nature, c'est la société qui construit des aptitudes et qualités qui seraient typiquement « féminines ». Nous ne sommes donc pas plus enclines, selon elle, à la bonté, l'empathie, la non-violence, nous ne dédaignons pas le pouvoir par nature, pas plus que la sexualité, etc.

⁶⁷ S. DUVERGER, « La palme d'or du lesbienne-friendly ? », in *L'OBS*, mai 2013.

⁶⁸ Thierry Frémaux (délégué général du Festival de Cannes), répondant aux critiques quant à sa position défavorable à la discrimination positive « Le plus grand des respects qu'on doit à une femme-cinéaste n'est-il pas de la traiter avant tout en cinéaste ? La discrimination positive, les quotas, c'est en amont de Cannes qu'il faut le tenter : dans les écoles de cinéma, les maisons de production, les studios hollywoodiens... Et dans les esprits, surtout. Je suis prêt à le plaider. »

⁶⁹ Via la répartition des « avances sur recettes » (système propre au CNC français), ou au niveau de la programmation des chaînes publiques.

⁷⁰ S. DUVERGER, « La palme d'or du lesbienne-friendly ? », *ibidem*.

⁷¹ Cfr Paragraphe de I. KAUFER, « Redéfinition d'un monde commun », in *POLITIQUE*, n°86, août 2014.

Une autre idée forte de Collin qui apparaît dans une de ses articles des Cahiers du GRIF, intitulé « Ceci (n') est (pas) mon corps » (1974), est que **la représentation du corps féminin s'avère un territoire à conquérir par excellence pour les artistes femmes** : « *Mon corps - le corps des femmes - n'est pas celui de cette féminité à laquelle il a été acculé, et que vous consommez quotidiennement. Il n'est pas ceci, représenté, donné, volé. Derrière cette négation [« ceci (n') est (pas) »], affleurerait cependant déjà une question formulée en sourdine (...) : mais où est mon corps, quel est mon corps ?* »⁷² Transparaît là une **critique claire de la consommation** (au sens du Marché) **des corps féminins**, de leur utilisation dans la publicité comme corps « à donner », « voler », voire « violer », d'une « **féminisation exacerbée** », une « **sexualisation du corps des femmes** » à des fins/faïms commerciales.

La question que nous retenons de tout cela est de « *savoir si et comment les femmes peuvent s'approprier ce qui a non seulement été édifié sans elles mais même contre elles* », pour les tenir à distance d'elles-mêmes, de l'image qu'elles se font d'elles-mêmes. « *Toujours assimilées d'une certaine manière au regard du sujet-homme, installées en lui, mais tenues hors de lui, les femmes portent, ou portent aussi, sur les femmes, le regard des hommes.* »⁷³

Le « female gaze » se définit donc pour nous comme une déconstruction de ce « male gaze » dominant dans le champ du cinéma. Il consiste à proposer d'autres représentations des corps féminins, où ceux-ci ne seraient plus considérés comme objets, malléables à merci par leurs créateurs (forcément masculins). À créer un nouveau langage, ici cinématographique. À libérer les femmes des normes de la « féminité » auxquelles la société patriarcale les a assignées.

Nous nous proposons également d'envisager –en théorie et en pratique- **en quoi tout cela est une question politique.**

Pour répondre à la dernière question, Collin « *considérerait que le seul fait pour une femme de prendre une place de créatrice représente un geste féministe; car l'art contribue à structurer notre regard sur le monde et jusqu'ici, ce regard a été façonné unilatéralement par la catégorie des hommes.* »⁷⁴

Elle écrivait par ailleurs que « **la subversion des féminité et masculinité assignées, [montre] que le privé, et même l'intime, sont politiques, [fait]**

⁷² F. COLLIN, « La nouvelle cuisson », introduction au Hors-Série n°1 des *Cahiers du GRIF*, « Chair et viande », 1996, p.8. L'article se réfère à un numéro des *Cahiers du GRIF* intitulé *Ceci (n') est (pas) mon corps*, posant par là une question essentielle à cette représentation du corps des femmes ; in *Les Cahiers du GRIF*, n°3, 1974.

⁷³ *Le différend des sexes* de F. Collin (1999), cité in S. DUVERGER, « Ni universaliste ni différentialiste, le féminisme de Françoise Collin est une affirmation de soi », du blog de l'OBS, *Féministes en tous genres*, septembre 2012.

⁷⁴ Discours de femmage à Françoise Collin du 8 mars 2013 par I. KAUFER, « Féminisme: Françoise Collin, une pensée en mouvement », sur le site de *A l'encontre*.

dialoguer les disciplines, [tisse] des fils entre les sciences humaines et la littérature, le cinéma et les arts plastiques... »⁷⁵.

Puisque le porno féministe entend déconstruire ces assignations de genre et de sexualité au sein même de l'expression artistique qu'est le cinéma porno, nous l'envisageons quant à nous résolument comme une démarche profondément politique.

Nous allons voir désormais si on peut légitimement parler de « female gaze » dans le porno féministe, tel qu'il est présenté par ses représentantes auto-proclamées. Et nous demander si cet angle de vue particulier permet de libérer les femmes des rôles prescrits dans le genre pornographique traditionnel, « *de les délivrer de leurs reflets dans des yeux d'homme* » ? ⁷⁶

3. Le « female gaze » appliqué dans le champ du porno (2^{ème} temps)

3.1. Public Cervix Announcement, d'Annie Sprinkle

Dans cette performance datant de 1990, Annie Sprinkle reçoit son public dans une sorte de boudoir nimbé de lumière rose, assise en tenue légère sur la scène. Elle y prodigue d'abord une leçon didactique et parodique sur l'appareil sexuel de la femme, le vagin et le col de l'utérus. Puis, toujours assise, elle écarte les jambes et invite le spectatrice.teur.s à venir observer avec une lampe torche l'intérieur de son vagin dans lequel a été introduit un speculum, pour voir à quoi ressemble ce fameux col de l'utérus. Tout se déroule dans une ambiance jubilatoire.

*Le dispositif « tend à questionner le statut d'objet que confère la production pornographique mainstream à la femme et inverse ainsi le rapport de force entre sujet/objet : Annie Sprinkle n'est pas uniquement un « objet de contemplation », mais un **sujet maître de son corps**. »⁷⁷*

En acte, Sprinkle **renverse ici le rapport de pouvoir** qui voudrait qu'elle soit forcément un objet de voyeurisme : c'est elle qui mène avec humour le ballet des spectatrice.eur.s/actrice.eur.s de son show qui deviennent alors « *partie prenante de la performance en ce que [leurs regards] est essentiel. Annie Sprinkle va même plus loin dans l'implication de ce/cette dernier.ère en invitant les femmes à faire de même de leurs*

⁷⁵ Irène KAUFER in « Ni universaliste, ni différencialiste, le féminisme de Françoise Collin est une affirmation de soi », in L'OBS, septembre 2012.

⁷⁶ I. KAUFER, Ibidem.

⁷⁷ Selon R. BORGHI, « POST-PORN » in *Rue Descartes*, 2013/3 (n° 79), p.2941. Disponible en ligne : <https://collectifprenezcecouteau.com/2018/03/12/loeuve-de-la-semaine-the-public-cervix-announcement-annie-sprinkle/>

côtés. »⁷⁸ Le but dans cette volonté de montrer de façon frontale et décomplexée son sexe, est de « *déculpabiliser les femmes dans leur rapport à leur corps* »⁷⁹, ce qu'elle désirait également lors de ses ateliers *The Slut and the Goddesses video workshop*, prodigués par la Ph. D. Annie Sprinkle (traduisez par Professeure en Philosophie...), où elle apprend aux femmes à jouer de leurs identités sexuelles, et autres délices sensuels.

Sprinkle utilise le terme **Post Porn**⁸⁰ pour qualifier sa performance : « *Nous avons choisi le nom Post-Porn Modernist, un terme que l'artiste néerlandais Wink van Kempen avait inventé pour qualifier un genre nouveau de propos sexuellement explicite, peut-être plus expérimental visuellement, plus politique, avec davantage d'humour, mais aussi plus "arty" et éclectique que ce qui existait alors.* »⁸¹ Cette **performance** se veut donc **politique**, avec des caractéristiques telles que décrites par l'inventeur du terme « Post porn » : « *abolition de la distinction entre public et privé, usage de l'ironie, rupture avec la dichotomie sujet/objet, effacement de la frontière entre la culture légitime (l'art) et les productions culturelles illégitimes (la pornographie), implication des spectateurs, exposition publique de pratiques traditionnellement inscrites dans la sphère privée, dénonciation de la médicalisation des corps, renversements, mise en question du lien entre sexe et sexualité, usage de prothèses (le spéculum dans ce cas). Le post-porn rompt avec toutes ces dichotomies, mettant l'accent sur la dimension politique de la sexualité et la sortant de la sphère privée dans laquelle elle est reléguée* »⁸²

Du fait de toutes ces caractéristiques qui renversent les rapports de genre, et même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un film, nous pensons que cette performance d'Annie Sprinkle répond à l'optique du « female gaze ».

3.2. **Le Baiser d'Ovidie** (France, 2015)

Le Baiser est un mélange de cinéma porno et de film narratif qui conte l'initiation à la liberté sexuelle –et amoureuse– d'une jeune femme, au travers de sa rencontre fortuite avec une touriste américaine qu'elle sauve dans la rue d'un vol à l'arrachée et dont elle tombe amoureuse de façon obsessionnelle, alors que son compagnon vient de la demander en mariage... C'est Ovidie qui signe le scénario, qui ne se concentre pas, pour une fois, sur l'aboutissement d'une longue orgie, mais qui semble inspiré par Madison Young, qui interprète la touriste.

Madison Young est une actrice, réalisatrice et productrice du porno féministe américain. Elle est connue pour ses films bondage, lesbien, et interracial, et écrit également au service de *Porn studies*, une revue universitaire multidisciplinaire consacrée au porno. Dans un article du *HuffingtonPost*, elle parle du porno comme d'un milieu dans lequel elle a pu expérimenter son propre désir et sa sexualité, mais aussi financer son travail d'artiste performeuse au sein de

⁷⁸ R. BORGHI, « POST-PORN », *ibidem*.

⁷⁹ *Idem*.

⁸⁰ « *Par la suite, Marie-Hélène Bourcier utilisera le terme post-porn pour qualifier le film de Virginie Despentes Baise-moi.* » in R. BORGHI, *ibidem*, p.31.

⁸¹ Annie Sprinkle citée par R. BORGHI, *idem*.

⁸² Marie-Hélène Bourcier citée par R. BORGHI, *idem*.

« Femina Potens », une association d'activistes *queer* et féministes.

Le scénario d'Ovidie la révèle ainsi aux yeux du personnage central telle une **femme libérée des codes de l'hétéronormativité** : Jolene, une mère qui voyage sans son époux et ses enfants, et vit des relations bisexuelles, échangistes à sa guise, sans possessivité aucune.

Au contraire, la jeune héroïne, Claire, follement amoureuse de cette femme, s'embourbe dans une passion possessive et dévorante. Au point d'oublier son compagnon de longue route, tout aussi jaloux et intrusif, et de lui rétorquer après des reproches sur leur manque d'intimité sexuelle : « Ben si on ne baise plus, c'est peut-être parce que tu baises mal ! ».

Quatre grandes séquences sont emblématiques du film :

- Dans la première, l'héroïne fait l'amour avec un homme qu'on comprend rapidement être son partenaire. La scène est très soft, on ne voit rien. Juste elle au-dessus de lui, qui gémit de plaisir, d'abord en missionnaire, puis son sexe posé sur sa bouche à lui. Le titre « le Baiser » apparaît juste après la jouissance que lui procure ce cunnilingus. Ode à cette charmante excitation buccale ? La scène très réaliste du réveil va révéler que non. Elle se réveille le matin, prend sa pilule devant le miroir (astuce de mise en scène pour montrer qu'elle ne veut pas d'enfant !), nue. On peut y voir un corps et un visage très beaux, sans seins gonflés artificiellement ni maquillage outrancier. Elle va à un rendez-vous (travail ?) en ville et est témoin d'un vol à l'arrachée à l'encontre d'une touriste qu'elle va aider. Celle-ci, Jolene, pour la remercier, lui dépose un baiser sur la bouche. Le premier trouble de Claire va devenir une obsession (attente fébrile d'un message, l'héroïne n'arrête plus de se toucher la bouche...), au point d'oublier ses 10 ans de rencontre avec son compagnon, qui s'inquiète de son air absent. Il la demande en mariage dans une scène très réaliste, et le soir-même elle lui fait une fellation pour fêter ça. La fellation est filmée de biais, et de loin. Pas de gros plan, juste une scène « conjugale » soft, sans contrainte ni détails sonores graveleux. Elle recrache son sperme sur son sexe, mais dans un geste banal et consenti. C'est elle qui maîtrise la scène. En allant chercher des croissants juste après, nue sous son jeans et son débardeur, elle reçoit un appel de son nouveau fantasme.
- Claire abandonne au retour son compagnon pour aller pique-niquer avec l'Américaine. Elle aborde désormais une petite robe fleurie sexy, et mange des fruits rouge passion avec Jolene, qui ne cesse de lui faire des compliments. Clin d'œil au genre *mainstream*, Claire attrape une bombe de crème fraîche et s'en asperge la bouche jusqu'au débordement... Elles rient toutes les deux de façon coquine et complice, puis se baladent main dans la main. Nous sommes véritablement face à une scène d'amour naissant, ce qui ne semble pas être dans les normes narratives du porno *mainstream* ! Elles vont à l'hôtel et font l'amour ensemble, dans une scène fort proche de celle du début, si ce n'est que tout est en plein jour, montré en détails, et qu'elles ne cessent de **s'échanger des regards**, qui rendent la scène assez excitante. Au contraire de la pulsion scopique de l'homme qui semble animer le porno où domine le « male gaze », ici, le regard de l'héroïne est celui d'une découverte d'elle-même, du plaisir que lui donne sa partenaire, et d'un échange **sans rapport de domination** (même si, clairement, Jolene mène le jeu érotique, jusqu'à la séquence finale –non décrite ici- où elle

« prend » Claire avec une culotte-godemichet, en lui demandant à tout instant si elle le désire réellement...).

Au contraire d'une scène où prédominerait le « male gaze », la scène est filmée pour mettre à égalité les deux partenaires féminines, dans un **champ-contrechamp où elles échangent leurs regards éperdus**. Il n'y a **pas ici de rapport de domination, ni de caméra subjective ou de détails salaces**. Le cunnilingus est certes filmé en gros plan, mais il est presque didactique, et inspire beaucoup d'excitation à la spectatrice : Jolene fait vibrer ses lèvres en faisant des bruits, secoue sa bouche sur le sexe de Claire qui la regarde faire, fascinée et excitée, elle la caresse avec la langue et les doigts, tout en la regardant jouir. La spectatrice peut enfin s'identifier à quelqu'un qui prend du plaisir sans souffrance ni humiliation.

Le seul reproche que l'on pourrait faire à cette scène est qu'on y voit tout de même du sexe lesbien non protégé. Pourtant, Ovidie milite pour un porno où le préservatif ne serait pas banni pour des impératifs économiques irresponsables. Elle a même fondé *French Lover TV*. *La première chaîne tv pour adultes*, une chaîne d'éducation sexuelle : « *Le concept se situe dans le prolongement de ce que j'avais déjà fait en 2001 avec Sexualité mode d'emploi et c'était déjà très didactique, sur le préservatif féminin, sur la digue dentaire, c'est quoi, à quoi ça ressemble, qu'est-ce qu'on ressent... En 2008, on s'est dit qu'il fallait en faire une chaîne. Ce n'est jamais que ce que faisaient les féministes pro-sexe de la première vague, Annie Sprinkle, Nina Hartley, Fanny Fatale.* »⁸³

- Suite à quelques scènes où on voit le couple de Claire décliner de plus en plus dans la routine, cette dernière accepte de conduire Jolene et un couple d'amis gay à elle dans une villa de campagne, en Normandie. Va s'ensuivre la meilleure séquence du film, selon nous, emblématique sans doute de l'attirance d'Ovidie vers Madison Young : une **scène de sexe bi et échangiste** dans une piscine, où les clapotis de l'eau se mélangent aux soupirs et bruits de baisers, et où la caméra amphibie rase la surface de l'eau et des corps, ainsi que les frontières floues du désir des protagonistes. D'abord, Claire et Jolene vont s'entremêler et se déshabiller dans l'eau, puis, subtilement, les deux hommes vont se rapprocher et embrasser Jolene. Claire et les deux hommes vont se succéder pour lui embrasser le sexe, au ras de l'eau. Puis les deux couples, respectivement lesbien et gay vont se caresser dans le même plan, côte à côte. La fellation de l'homme à son partenaire ne semble pas aller de soi, selon les dires d'Ovidie : « *Il fallait trouver une nana qui accepte de tourner dans une scène avec deux mecs, une scène bie. Je savais que Tiffany [Tiffany Doll, l'actrice qui interprète Claire, ndla] avait déjà tourné avec des mecs bis, donc ça ne poserait pas de problèmes, mais je sais que plein de filles auraient refusé. C'est un milieu quand même hyper homophobe. (...) La première des raisons, c'est une vraie homophobie, un vrai dégoût. Je sais qu'à l'époque où Titof avait fait des films gays, des filles m'avaient dit qu'elles ne voudraient plus jamais tourner avec lui. Autre argument, plus que fallacieux, c'est l'absence de confiance vis-à-vis du sida. Je suis arrivée fin des années 90 dans ce métier,*

⁸³ In M. LE CORRE, « Ovidie : « J'ai pris du plaisir au moment de filmer "Le Baiser", et ça faisait très longtemps que ça ne m'était pas arrivé. » », magazine en ligne YAGG, avril 2015.

des acteurs qui à côté des tournages baisent sans capotes, j'en ai vu des tonnes. C'est totalement hypocrite. »⁸⁴

Jean Diane, un des deux hommes, parle également d'un acte militant : le sexe, dans cette scène de la piscine, « *est oral, sans pénétration* ». C'est, selon lui, du « *joli porno* » qu'il compare à un **film d'auteur** face aux blockbusters de l'industrie. « *Sur un tournage, je joue mais je ne triche pas. Je ne vais pas fuir un baiser par exemple. Je n'ai pas envie de travestir ma sexualité. J'aime faire du sexe avec des garçons, avec des filles, à plusieurs. Lors du tournage, je n'ai pas mis un masque sur ce que je suis.* »⁸⁵

Ce fait de filmer de l'homosexualité et de la bisexualité sans complexe est une des marques d'Ovidie, car le porno est un milieu le plus souvent segmenté. On peut y voir un **acte militant, émancipé des contraintes économiques**, pour un film par ailleurs réalisé avec un très petit budget.

- Le lendemain, Claire aperçoit Thomas refaisant l'amour avec Jolene sans complexe dans le jardin, et on sent poindre sa jalousie : elle dit clairement ne pas comprendre pourquoi un gay aurait envie de faire l'amour à une femme (et vice versa), sans l'excuse de l'alcool. Elle se demande ce qu'elle est pour Jolene. Clairement se révèle dans son discours les **codes de l'hétéronormativité** : on en revient au « cercle vertueux » de Gayle Rubin, qui place les couples homosexuels de longue date plus proche du cercle de la « bonne sexualité », et ceux plus « versatiles » plus éloignés de ce dernier. Ici, la sexualité se révèle plus fluide : Thomas présente Jolene comme une libertine assumée, qui revendique sa **pansexualité**, c'est-à-dire, son « *orientation sexuelle envers toute personne, quelques soient son orientation, identité de genre, sexe biologique ou expression de genre...* »⁸⁶ Assumer ce qui peut être socialement réprouvé par la norme est un acte de militantisme, un acte politique, selon Weeks, qui parle de sa propre expérience de vie en tant que gay : « *J'ai réalisé que ma sexualité n'était pas seulement une caractéristique personnelle mais une part fondamentale de qui j'étais en tant qu'être culturel, social et politique. Ce vieux dicton féministe, « tout ce qui est personnel est politique », me parlait directement. (...) C'était l'époque de la montée du féminisme, qui posait la question fondamentale : « qui contrôle nos corps ? ». C'est une période durant laquelle nous avons été nombreux-ses à comprendre qu'il n'y avait pas simplement des a priori personnels contre les gays, mais qu'il y avait véritablement une oppression sociale à notre rencontre.* »⁸⁷

Le **discours** de Thomas dans le film est à proprement parler **féministe et militant**. Les médias, les objets culturels, notre éducation **modèlent** fortement **nos représentations des normes de genre** (de la féminité et de la masculinité), **et de sexualité**. Les médias dits *mainstream*, même s'ils progressent, semblent accentuer (voire cliver) essentiellement ces deux pôles (féminité et masculinité), tout en créant un **vide sur la**

⁸⁴ Idem.

⁸⁵ Propos de Jean Diane, acteur porno, in J. LEPRIEUR, « Ma première fois dans le porno : des acteurs racontent », *Les Inrockuptibles* en ligne, août 2015.

⁸⁶ Définition donnée in « Orientation sexuelle, genre, sexe: pourquoi il est important de ne pas tout confondre », in YAGG, juin 2018.

⁸⁷ J. WEEKS, M. MAUDET et C. THOMÉ, « « La sexualité est forcément politique ». Entretien avec Jeffrey Weeks », in *VARIA* | 14, automne 2015.

représentation des personnes qui ne se cataloguent dans aucune d'entre elles. Sachant que ces représentations médiatiques peuvent être améliorées, il est important d'y accorder de l'attention et de se poser quelques questions. Qu'en serait-il si les médias venaient à intégrer d'autres catégories : de genre ou de sexualité ?

Cette scène entre Jolene et Thomas est magnifique de naturalisme, filmant la pleine nature de cette femme rousse à la peau claire, rougie de plaisir, hurlant comme une louve, et même son éjaculation.

Dans le porno *mainstream*, on ne dit pas éjaculation féminine, on dit « squirting », qui s'avère un tag à part entière sur YouPorn. Chez certains réalisateurs, elle fait véritablement partie du « cahier des charges », filmée en gros plan, et comme une prouesse du personnage masculin. Ici, le cadre distancié d'Ovidie le transforme en un phénomène naturel (ce qu'il est !), dû au grand plaisir de Jolene.

En cela, nous avançons que la représentation de ces personnages en découverte, ou en pleine jouissance assumée chez Ovidie est une pleine réappropriation de la représentation de leurs corps, de leurs sexualités, de leur intimité sexuelle et amoureuse, qui les libère des rôles prescrits dans le genre pornographique traditionnel.

Il y a bien toujours des regards d'hommes sur elles, mais ils ne sont nullement « dominants » : au contraire, le mari de Claire est interrogé dans sa possessivité et son manque d'inventivité sexuelle ; les deux autres sont gays, et ouverts à la sexualité fluide des deux héroïnes, sans voyeurisme ni désir de soumission. Ils incarnent au contraire deux amis bienveillants, et qui réconcilie pour l'un d'eux les deux amantes. Nous assumons le fait de parler ici de la **mise en scène d'un véritable « female gaze »**.

Cette patte d'autrice militante, nous la retrouvons également chez une autre réalisatrice fortement médiatisée : **Virginie Despentes**. Nous analyserons le film *Baise-moi* qui la fait connaître au grand public, même s'il nous semble que ce film a plus d'intérêt de par le scandale et les débats qu'il a suscités que pour ses qualités esthétiques et scénaristiques. Nous pensons néanmoins que ce fameux tollé en dit long sur la société française et son rapport à la pornographie et au genre.

3.3. Virginie Despentes (et Coralie Trinh Thi) *Baise-moi* ou quand être femmes et pornographes fait mauvais genre.

Si ce film n'est pas aux yeux de tous un film à proprement parler « pornographique », il nous semble intéressant ici d'en parler, puisqu'il a tout de même soulevé de nombreux débats et tollés du fait qu'il montre des scènes sexuellement explicites, non simulées. S'en dégage par ailleurs à nos yeux un « female gaze » aux accents contestataires, sulfureux que nous désirons interroger. Que *Baise-moi* soit un film « porno » ou pas (ce qui a

provoqué selon Damien Simonin⁸⁸ des débats au sein même de l'équipe de tournage !⁸⁹), ce qui importait « *pour les actrices comme pour les réalisatrices, avec différents points de vue, [c'était de montrer que] la sexualité, prise dans des rapports de genre, est un enjeu politique, ce qu'elles expriment au moment de la promotion du film, en juin 2000.* »⁹⁰

Le film sort en France en 2000, coréalisé avec Coralie Trinh Thi, ancienne actrice porno. Il tient trois jours en salles avant que ne s'abatte la tempête: autant le milieu du cinéma, que les féministes, les militants FN, les catholiques intégristes se disent choqué.e.s par la violence qui s'en dégage. Certains, tels que l'association Promouvoir, très active pour déchoir certains films de leur visa d'exploitation, frémissent de voir des personnages féminins à la sexualité « trouble ». Promouvoir, association de « défense des valeurs familiales » (sic) « *[opposant] les « valeurs judéo-chrétiennes » et la « dignité humaine » à la « pornographie », [considère] notamment que l'exposition à certaines images peut provoquer « la recherche de la violence » ou déclencher « l'homosexualité, masculine ou féminine » pour des adolescent-e-s* »⁹¹.

Le film est rapidement classé X, car il comporte des scènes "sexuellement explicites", non simulées, interprétées par de vrai.e.s hardeuse.eur.s. Le Conseil d'Etat se range du côté des associations de lutte pour les valeurs chrétiennes afin de déchoir le film de son visa d'exploitation. « *Selon le Conseil, Baise-moi est "composé pour l'essentiel d'une succession de scènes de grande violence et de scènes de sexe non simulées, sans que les autres séquences traduisent l'intention, affichée par les réalisatrices, de dénoncer la violence faite aux femmes par la société".* »⁹² Cet argument nous laisse dubitatifs : si les films en salles devaient tous impérativement prôner l'émancipation des femmes et des hommes, il n'en sortirait pas autant chaque semaine !

S'ensuit un tollé du monde du Cinéma pour défendre le film de Despentès et Trinh Thi, s'insurgeant contre des méthodes fascisantes, inquisitrices, le Conseil d'Etat se rangeant mollement du côté d'associations d'extrême droite liberticides.⁹³ Une pétition est déposée

⁸⁸ D. SIMONIN, *ibidem*.

⁸⁹ A ce titre, l'entretien croisé entre Catherine Breillat, Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi ressemble à de véritables Notes « bressoniennes » sur les cinématographes féminines et féministes : cfr F. ARMANET, B. VALLAEYS, « [Trois femmes s'emparent du sexe](#) », in *Libération* en ligne, 13 juin 2000.

⁹⁰ *Idem*.

⁹¹ Sur l'association *Promouvoir*, lire D. DOUCET, « Qui est André Bonnet, le "croisé" de l'association Promouvoir ? », in *les Inrockuptibles*, août 2015 ; ou S. KERVIEL, « André Bonnet, l'homme derrière l'association Promouvoir », in *le Monde*, août 2015. « *Avocat d'extrême droite* », selon son expression, il est très proche des partis d'extrême-droite français et milite, outre contre les films prônant la pornographie et la violence qu'il accuse de mener les adolescents au suicide et à l'homosexualité, contre le mariage gay.

⁹² In *L'Obs* en ligne, « "Baise-moi" : MK 2 fait de la résistance », 3 juillet 2000.

⁹³ « *Plus que les modes de protestation contre le déclassement du film, ce sont les arguments présentés pour sa défense qui méritent l'attention. Le premier registre mobilisé est celui, prévisible, de la « censure ». Ce registre s'impose d'autant plus facilement que l'association à l'origine de la décision du Conseil d'État affiche clairement ses liens avec le MNR de Bruno Mégret, et Catherine Breillat peut écrire dans son appel qu'« en donnant*

par Catherine Breillat, auteure de films française, qui à l'époque vient de sortir *Une vraie jeune fille* (réalisé en 1976, sorti en 1999, et qui alterne des scènes gluantes et cocasses sur les fantasmes érotiques d'une jeune fille) et *Romance X* (1999) qui conte les relations sexuelles multiples d'une jeune femme frustrée sexuellement par son compagnon, et notamment une scène de sexe non simulée entre l'héroïne, Caroline Ducey, et un homme rencontré dans un bar, interprété par Rocco Siffredi.

Les controverses autour de *Baise-moi* furent telles que certains avancent que ce fut l'occasion de redéfinir ce qu'était la pornographie à cette époque.⁹⁴ Dans le cadre de notre étude, elle pose en tout cas la question de la **représentation de la sexualité dans le cinéma non pornographique**: celle-ci a longtemps été interdite, notamment aux Etats-Unis par des lois fédérales. Il existe néanmoins de rares exemples où les cinéastes ont mis en scène des actes sexuels de façon explicite. La différence entre ces films et le cinéma porno est que les séquences de sexe non simulé y sont isolées, elles ne constituent pas l'objet central de ces films. Malgré cela, certains n'ont pu être diffusés dans le circuit des salles classiques qu'en **version censurée**. Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi, sa coréalisateurice, ne désiraient pas que le film soit classé X, car cela signifiait qu'il ne pourrait pas avoir une large diffusion en salles, et qu'il serait en outre plus lourdement taxé. Elles désiraient par ailleurs qu'il soit considéré comme un « film d'auteurs ». Epilogue à cette très longue affaire : le film a pu sortir en salles en étant « interdit aux moins de 18 ans »⁹⁵, classification très rare désormais réservée aux films considérés comme pornographiques ou présentant une violence extrême.

Nous pensons quant à nous que ce qui a pu gêner **au-delà des scènes de sexualité non simulées**, c'est l'extrême nonchalance des héroïnes à abattre tout ce qui bouge. Mais pour ce qui est de cette **violence**, il nous paraît étrange que des films tels que *C'est arrivé près*

précipitamment raison à un groupuscule d'extrême droite [...] le Conseil d'État a fait acte d'un excès de pouvoir extrêmement grave. Il y a donc désormais en France une instance de censure suprême qui s'est arrogée le droit d'interdire : il suffit de brandir le spectre de la pornographie et de la protection des valeurs morales ». *De même Virginie Despentes fait-elle le lien entre le déclassement de son film et un autre arrêt, pratiquement concomitant, du Conseil d'État qui annule le décret autorisant la délivrance de la « pilule du lendemain » par les infirmières scolaires, pour dénoncer « une décision idéologique et politique » et se déclarer « révoltée que le Conseil d'État ait pu, en 48 heures, donner deux fois raison à des associations d'extrême droite »* (Libération, 3 juillet 2000). » in L. MATHIEU, « L'art menacé par le droit ? Retour sur « l'affaire Baise-moi » », *Mouvements*, vol. n°29, N° 4, 2003, p.62.

⁹⁴ Tels que D. SIMONIN, « Problèmes de définition ou définitions du problème ? La « pornographie » dans « l'affaire Baise-moi » », in *Genre, sexualité & société*, 14 | Automne 2015.

⁹⁵ « *Pratique courante tout au long des « Trente Glorieuses », cette classification est devenue de plus en plus rare et est désormais réservée aux films considérés comme pornographiques ou présentant une violence extrême. Depuis l'an 2000 onze films seulement ont reçu une interdiction aux moins de 18 ans, dont: Baise-moi (2000) de Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi, Ken Park (2003) de Larry Clark (...) Les raisons invoquées sont simples: pornographie, violence, sadisme... (...) Quelques années auparavant, en 1976, Salò ou les 120 Journées de Sodome de Pier Paolo Pasolini connu un sort similaire avant d'être autorisé à sortir dans une salle.* »⁹⁵, note *le Figaro*, avant de citer quelques films qui ont fait l'histoire du cinéma français, censurés pour des raisons plus politiques et même « blasphématoires » (!) ; in J. LACHASSE, « *Love* : les films interdits aux moins de 18 ans en France », *Le Figaro-Culture*, juillet 2015.

de chez vous de Belvaux et Bonzel (1992), *Seul au Monde* de Gaspar Noé (1998), *Dobermann* de Jan Kounen (1997) sortis en France à la même époque n'aient pas été inquiétés par ce qu'on peut nommer cette « censure », eux qui montraient également des scènes crues et violentes, comme s'il était plus acceptable de représenter des hommes extrêmement violents, sadiques, que des femmes. Comme si « **la femme violente** » **demeurait un tabou social**, voire comme si elle portait un double fardeau : être femme ET violente, agressive, meurtrière... perverse !

Or, comme l'écrivait Arlette Farge, « *Faire l'histoire des femmes, participer à l'élaboration du concept de genre, être féministe (...) n'oblige plus (ou plutôt pas) à se taire sur certaines formes de l'existence des femmes, fussent-elles considérées comme dangereuses, répréhensibles et peu dignes de ce qu'on appelle la « défense de la cause des femmes ».* Les femmes sont des êtres humains à part entière et elles en assument toutes les facettes, à chaque fois, dans un contexte particulier ; en épousent les figures, s'en approprient les désirs, mais aussi les désarrois, les transgressions et les nécessaires combats, toutes les formes d'actions qu'elles décident d'avoir et s'en vont bien loin parfois des stéréotypes censés les accueillir, les définir, les protéger et les conduire. Elles ont été en quelque sorte « fabriquées » (...) par tant de représentations à leur égard ; le silence se fit longtemps sur les aspects qui ne correspondaient pas au schéma commode (...) du couple domination/oppression, d'où la femme dominée ressortait obligatoirement comme étant passive, et « vierge » de toute activité exprimant un désir de violence ou une volonté d'en appeler à ses forces physiques pour se battre, aller à la guerre, résister avec des armes, etc. »⁹⁶

Nous n'irons pas jusqu'à comparer les héroïnes de *Baise-moi* à des Pasionaria, Lucie Aubrac, ou même dans une version plus punk, à des Pussy Riots ou des Femen, mais elles sont tout de même **en résistance contre un monde d'hommes qui tentent de les soumettre**. Si elles ne portent pas de motivations politiques claires, elles retournent néanmoins la violence du monde masculin qui les cerne contre la société, hommes et femmes (par ailleurs). Elles portent les attributs des mecs virils de la banlieue : le gun, et le franc parler. Elles explosent, vulgairement parlant, l'anus de l'un d'eux avec cet attribut phallique qu'est le revolver. Métaphore violente de ce qu'elles ont sans doute vécu maintes fois dans leurs métiers respectifs d'actrice porno (Manu) et de prostituées (Nadine et Despentés), lors de leurs viols (Manu et Despentés), ou de façon symbolique, à l'instar des femmes qui se sont faites humilier et soumettre de tout temps par la société patriarcale. En ce sens, avec un épilogue moins poétique, Manu et Nadine sont les Thelma et Louise françaises, affranchies des diktats de la féminité sage et docile.

⁹⁶ Arlette Farge en « Préface » de C. CARDI & G. PRUVOST, *Penser la violence des femmes*, Editions La Découverte, 2012, pp.9-10. Lire aussi l'analyse de H. HUSQUINET, « [Humaines à part entière : Penser la violence des femmes pour questionner l'ordre social et bouleverser les frontières de genre](#) », publication CVFE, décembre 2016.

Quant aux réalisatrices, Virginie Despentes et Coralie Trin Thi, c'est leurs passés de punkette critique de films porno et actrice porno respectivement qu'on a mis en cause au travers des critiques⁹⁷, interrogeant fréquemment leur légitimité en tant que réalisatrices. « *Les références aux carrières des auteures comme les critiques des représentations du film reproduisent ainsi des **hiérarchisations entre les genres cinématographiques** et signalent les **transgressions des normes genrées de la sexualité.*** »⁹⁸ Sans aucun doute, dans le milieu du Cinéma, être femme et pornographe fait mauvais genre !

Par ailleurs, ce qui a sans doute gêné certain.e.s, c'est le discours de Despentes sur le viol, mis dans la bouche du personnage de Manu. Celle-ci, qui ne comprend pas les cris de son amie ni l'indifférence qu'elle affiche lors de leurs viols, répond :

- Allez ! C'est rien à côté de ce qu'ils peuvent faire. On est encore en vie, non ?
- Mais comment tu peux dire ça ? (en pleurs)
- Je peux dire ça, parce que j'en n'ai rien à foutre de leurs pauvres bites de branleurs. J'en ai pris d'autres dans le ventre et je les emmerde ! C'est comme une voiture que tu gares dans une cité : tu laisses pas des trucs précieux à l'intérieur parce que tu peux pas empêcher qu'elle soit forcée.
- Ma chatte, je peux pas empêcher les connards d'y entrer, j'ai rien laissé de précieux. C'est jamais qu'un coup de queue, on n'est jamais que des filles. Tu vas voir, honnêtement, ça va aller !
- Tais-toiiiiiiiiiiii !!! (en hurlant)

Ce dialogue est sans doute assez emblématique de ce que les censeurs ont voulu faire du film : le faire taire, faire taire le féminisme de Despentes⁹⁹, faire taire ces artistes qui osent assumer leurs passés de « putains », d'actrices porno « non repenties », de « Mutantes »¹⁰⁰... qui se sont même rebâties sur le traumatisme d'un viol, en ce qui concerne Despentes¹⁰¹, qui elle ne nie pas la souffrance consécutive

⁹⁷ La presse ne fut pas non plus tendre : si certains critiques de l'époque ont interprété le film comme étant « féministe », ils évoquaient plutôt alors un féminisme « *brutal et désespéré* » [Serge Kaganski des *Inrockuptibles*], « *antimâle, radical et vengeur* » [Pierre George du *Monde*], disqualifiant par-là son discours. « *En faisant des hommes* » à la fois les coupables, les victimes, les cibles... et les dindons » [Olivier Séguret de *Libération*], *le film donne* « le sentiment nauséux que tous les hommes sont des violeurs ; que toutes les femmes, violées, consentantes ou initiatrices, ont mille raisons de les tuer » [Florence Assouline, *l'Évènement du jeudi*]. »

⁹⁸ D. SIMONIN, Ibidem.

⁹⁹ Quelle qu'en soit son origine. Féminisme libertaire ? Féminisme punk ? Pro sexe dans tous les cas !

¹⁰⁰ Selon le titre du documentaire qu'a consacré V. DESPENTES au féminisme Pro Sexe : *Mutantes*, France, 2010. « *Constitué d'une série d'entretiens réalisés aux États-Unis, à Paris ou à Barcelone auprès d'artistes, théoriciennes, activistes queer, et de documents d'archives autour de l'action politique des travailleuses sexuelles et de performances d'un nouveau genre, MUTANTES dessine les contours d'un féminisme, dont on a peu parlé en France, qui revendique une liberté sexuelle totale, à l'instar du mouvement féministe "pro-sexe" né dans les années 80 aux États-Unis. (...) d'Annie Sprinkle à Catherine Breillat ou Lydia Lunch en passant par Post Op ou Maria Llopis, les propos de MUTANTES tranchent définitivement avec le discours ambiant, qui voudrait que le sexe ne soit jamais aussi bien pratiqué que dans la chambre, que la dignité des femmes dépende toujours de leur sagesse et passivité, et que les seuls thèmes féministes à débattre soient le port du voile et la violence de genre.* », in <https://www.filmsdocumentaires.com>.

¹⁰¹ Ce qu'elle raconte dans son essai autobiographique *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006.

au viol, mais refuse le déni, la honte et la victimisation.¹⁰² Mais ses héroïnes ne se contentent pas de « faire avec », elles se vengent. Violamment. C'est ce qu'ont reproché certaines féministes sous prétexte que la violence ne doit pas être une solution contre le viol. Toujours dans *King Kong Théorie*, Despentes répond « Ah bon ? On n'entend jamais parler dans les faits divers de filles, seules ou en bandes, qui arrachent des bites avec leurs dents pendant les agressions, qui retrouvent les agresseurs pour leur faire la peau, ou leur mettre une trempe. Ça n'existe, pour l'instant, que dans les films réalisés par des hommes. La dernière maison sur la gauche, de Wes Craven, L'Ange de la vengeance, de Ferrara, I spit on your grave, de Meir Zarchi, par exemples. »¹⁰³ Elle écrit alors que ces trois films commencent par des viols ignobles puis détaillent dans une deuxième partie les vengeance ultra-sanglantes que les femmes infligent à leurs agresseurs, version « male gaze » de ce que ces metteurs en scène et/ou scénaristes feraient s'ils se retrouvaient en position de victimes. « Quand des hommes mettent en scène des personnages de femmes, c'est rarement dans le but d'essayer de comprendre ce qu'elles vivent et ressentent en tant que femmes. C'est plutôt une façon de mettre en scène leur sensibilité d'hommes dans un corps de femme. »¹⁰⁴

Despentes explique qu'elle avait un cran d'arrêt dans sa poche durant son viol, et qu'elle ne s'en est pas servi, qu'elle avait juste peur que ses agresseurs s'en servent s'ils le trouvaient : « à ce moment précis, je me suis sentie femme, salement femme, comme je ne l'avais jamais senti. Défendre ma propre peau ne me permettait pas de blesser un homme. (...) Je ne suis pas furieuse contre moi de ne pas en avoir osé en tuer un. Je suis furieuse contre une société qui m'a éduquée sans jamais m'apprendre à blesser un homme s'il m'écarte les cuisses de force, alors que cette même société m'a inculqué l'idée que c'était un crime dont je ne devais pas me remettre. (...) Une entreprise politique ancestrale, implacable, apprend aux femmes à ne pas se défendre, ni se venger. Souffrir, et ne rien pouvoir faire d'autre. C'est Damoclès entre les cuisses. (...) Derrière la toile du contrôle de la sexualité féminine paraît le but premier du politique : former le caractère viril comme asocial, pulsionnel, brutal. Et le viol sert d'abord de véhicule à cette constatation : le désir de l'homme est plus fort que lui, il est impuissant à le dominer. »¹⁰⁵

N'en déplaise à leurs détracteurs, tout autant le film que l'auteure ont la vertu de ce qui « provoque ». Le personnage de Manu (incarnée par Raffaëla Anderson, ancienne actrice X), petite Beurette qui ne paye

¹⁰² Parlant de sa rencontre littéraire avec Camille Paglia, elle écrit « Paglia nous permettait de nous imaginer en guerrières, non plus responsables personnellement de ce qu'elles avaient bien cherché, mais victimes ordinaires de ce qu'il faut s'attendre à endurer si on est femme et qu'on veut s'aventurer à l'extérieur ; elle était la première à sortir le viol du cauchemar absolu, du non-dit, de ce ne doit surtout jamais arriver. Elle en faisait une circonstance politique, quelque chose qu'on devait apprendre à encaisser. Paglia changeait tout : il ne s'agissait plus de nier, ni de succomber, il s'agissait de faire avec. », Ibidem, pp.42-43.

¹⁰³ V. DESPENTES, *King Kong Théorie*, ibidem, p.45.

¹⁰⁴ Idem.

¹⁰⁵ V. DESPENTES, *King Kong Théorie*, ibidem, pp.45-61.

pas de mine, se révèle une anti-Marylin¹⁰⁶, une anti-starlette par excellence, qui assume dès le début du film ce qu'elle est, toisant les mecs de la banlieue de son regard revancharde. Manu et Nadine ne servent personne. Elles se servent au contraire des autres, quitte à les buter, pour continuer leur cavale libertaire.

Despentes nous permet ici de revenir sur la critique des abolitionnistes faite au Cinéma porno, selon laquelle « *La pornographie serait une apologie de la violence envers les femmes* » (MacKinnon, Dworkin). D'envisager le « female gaze » à l'œuvre dans *Baise-moi* comme un **retournement possible des stéréotypes genrés hommes dominants/femmes dominées, actifs/passives, sexués/asexuées, sauvages/spirituelles...**

Nous avons vu que les objets culturels, tout autant que notre éducation, modèlent fortement nos représentations des normes de genre et de sexualité. Les médias dits *mainstream* semblent accentuer (voire cliver) essentiellement les deux pôles féminin/masculin, tout en créant un vide sur la représentation des personnes qui ne se cataloguent dans aucun d'entre eux. Il nous semblait à ce titre important d'envisager un **genre artistique qui bouleverse tout cela**, d'autant plus que la pornographie, avec l'arrivée des « nouveaux médias » depuis plus de 20 ans déjà, permet à toutes et tous, jeunes et moins jeunes, d'y avoir accès. Et que selon certain.e.s, ces représentations de la sexualité peuvent influencer les normes, du moins modifier les curseurs de l'acceptabilité de certaines pratiques sexuelles (que ce soit via les pairs, les médias ou que cela « dégoûle de tous les magazines »...).

L'envers des cartes n'est néanmoins pas toujours rose. Ce qu'a révélé entre autres le mouvement #metoo, ce sont des abus, des **viols dans le milieu-même du porno**, notamment de l'actrice -auto-proclamée « féministe prosexo »- Stoya par son ancien partenaire dans le porno comme dans la vie, James Deen. Ovidie à ce propos avoue elle-même : « *Avant, le viol sur les plateaux, personne n'en parlait. C'est très compliqué car c'est une industrie qui fonctionne essentiellement sur le fantasme de la contrainte ou de la domination. La plupart des productions se basent là-dessus. Et si on n'arrête pas de rabâcher qu'on jouit dans la domination, que c'est ce dont fantasment la plupart des gens, il sera bien plus compliqué d'avancer sur la représentation des fantasmes. Ce qui est affreux c'est que même au sein du milieu porno militant, prosexo, queer, tout ce que vous voulez, j'ai entendu*

¹⁰⁶ Parlant de Marylin, Rebecca Solnit écrit : « *Monroe incarne n'importe quelle femme, toutes celles qui se taisent, se cachent, se travestissent ou rejettent certaines facettes de leur personne et de leur voix afin de chercher à plaire aux hommes, à les approuver, les reconforter, les renforcer. La question n'est pas qu'érotique ; elle recouvre aussi la façon dont une femme au travail, en classe ou dans la rue apprend plus ou moins à naviguer entre les attentes masculines, sachant qu'elle risque d'être punie en cas d'excès de confiance, d'autorité ou de retenue. Il existe des analogies à ce phénomène –mon ami Garnette Cadogan a raconté avec éloquence et dans les moindres détails comment lui, en tant qu'homme noir, doit sans cesse afficher un air « non criminel, non menaçant » pour apaiser la peur des Blancs et se protéger lui-même. Etre une femme noire, c'est multiplier par deux cette nécessité de servir les autres.* », in R. SOLNIT, *La Mère de toutes les questions*, Paris, Editions de l'Olivier, pp.85-86.

aussi, au cours de tables rondes et de débats avec le public, des organisateurs de festival ou des militants dire : « En fait ce qu'on diffuse, ce qu'on projette, ce n'est pas forcément ce qui nous excite. » »¹⁰⁷

L'*empowerment*, l'émancipation des femmes face aux fantasmes masculins, bien ancrés dans nos représentations culturelles et médiatiques, s'avèrent dans ces quelques lignes lucides et désabusées, tels le mythe de Sisyphe : un combat à sans cesse porter, quitte à subir parfois quelques reculs temporaires sur ses avancées. Mais les soulèvements provoqués par les atteintes des derniers mois contre le droit à l'IVG, contre le harcèlement aux mille facettes, les nouvelles sororités en marche donnent foi et courage dans l'avancée résolue des femmes.

Parmi les revendications féministes des 50 dernières années, le droit de disposer librement de son corps et de sa sexualité est l'une des plus fondamentales. Les représentations artistiques, médiatiques et culturelles de la sexualité s'avèrent des outils méthodologiques importants dans le champ des études féministes.¹⁰⁸ Notre étude reposait en ce sens sur la croyance que **les représentations de genre et de sexualité** (symboliques, médiatiques, artistiques, ...) **ont un impact sur le Réel**. Et que **se les réapproprier pour les déconstruire et en construire de nouvelles** se confirme être un **acte politique**.

Que la filmographie féministe (porno ou non) révèle cette dimension de subversion ne cesse de lui conférer tout notre intérêt. Et visiblement aussi celui d'autres expérimentatrices dans le champs du porno féministe, telles que la chaîne des *Ersties*¹⁰⁹ ou, plus proches de nous, les participant.e.s du *Porn Process* bruxellois...

¹⁰⁷ Idem.

¹⁰⁸ Ce que sous-tendent les *Actes du colloque* « Féminismes, sexualités, libertés », tenu à l'ACFAS (association francophone pour le savoir) de l'UQAM, Québec, en mai 2016.

¹⁰⁹ Les *Ersties* sont une communauté internet qui se décrit comme telle : « *All our videos and movies are shot by a female team of film students, photographers and porn lovers. The goal is to exhibit female sexuality and eroticism in a unique and natural way. Here you'll find beautiful, all natural, and adventurous girls, the kind of girls you never thought you would see on camera. At Ersties everything is 100% natural and 100% real life and we are 100% committed to keeping it that way.* » [« *Tous nos films et vidéos sont tournés par une équipe féminine d'étudiantes en cinéma, de photographes et d'amatrices de porno. L'objectif est d'exposer la sexualité féminine et l'érotisme de manière unique et naturelle. Ici, vous trouverez de belles filles, toutes naturelles et aventureuses, le genre de filles que vous ne pensiez jamais voir à la caméra. Chez Ersties, tout est 100% naturel et à 100% de la vie réelle et nous nous engageons à 100% à le conserver tel quel.* »]

3.4. L'expérience bruxelloise du *Porn Process* des Pépé.e.s

<https://prnprject.wordpress.com/>

« **'Qu'est-ce qui nous excite ?'** C'est la question première qu'on s'est posée à la création de notre groupe porno. Nous = une dizaine de meufs (en non-mixité par hasard et puis par choix), on se rassemble chaque mois pour réfléchir à **ce que veut dire le porno pour nous** et **qu'est-ce qu'on a envie d'en faire**. Le projet se décline, avec en ligne de mire la réalisation de nos propres films et puis, ici, l'élaboration de ce fanzine dédié à ce qui nous fait mouiller. Invitées à participer à son écriture, des amies et connaissances chaudes d'en faire partie. Fruit de nos éjacs mentales et digitales instantanées, ce fanzine a été réalisé en un week-end. »¹¹⁰

« Pour moi, la seule manière de parler de ces idées-là et de militer, c'est de parler de notre projet autour de moi, car j'ai vraiment du mal sinon à faire parler mon corps autrement. » (Aurore)

Pour confronter la théorie à la pratique, nous avons rencontré trois des actrice.teur.s du *Porn Project* bruxellois, aujourd'hui rebaptisé *Porn Process*, pour des raisons que nous aurons l'occasion de développer.

Le *Porn Project* est à la racine un projet de fin d'étude présenté au jury de l'ERG [Ecole de Recherches Graphiques située à Bruxelles] par Aurore Morillon, une jeune artiste française basée à Bruxelles, qui privilégie l'Art vidéo avec une réflexion pointue sur le genre, l'image et la représentation, ce qui ne pouvait évidemment que nous séduire dans le cadre de notre étude sur le porno féministe.

Remarque : Dans cet entretien avec les Pépé.e.s, l'écriture inclusive est d'autant plus essentielle que la plupart se considèrent comme non binaires, en transition, militant.e.s *queer*... bref, contre le binarisme sexué et sexuel.

AURORE

C'est moi qui ai en quelque sorte initié le projet, parce que je désirais mettre sur pied des réunions autour des questions de la pornographie, de l'intime et du politique. C'est comme ça que j'ai lancé un appel sur Facebook, et du coup, des personnes intéressées sont venues, sont reparties, sont restées... Mais pour ME présenter, je suis Aurore, je suis blanche, gouine, lesbienne, sorcière, française, européenne. J'ai 26 ans, je viens d'une classe moyenne, intellectuelle, et je suis plutôt précaire... *Queer*, féministe, myope, artiste... et chômeuse !

Dès le départ, Aurore tient à se présenter « selon ses **identités situées** ». Nous

¹¹⁰ C'est ainsi que les Pépé.e.s présentent leur fanzine Ex (c) it (e) en février 2018
<https://prnprject.files.wordpress.com/2018/10/fanzine-exit-final.pdf>

empruntons ses propres termes qu'on pourrait associer à l'outil féministe du « stand point », tel que l'ont utilisé entre autres Vinciane Despret¹¹¹, Isabelle Stengers¹¹² ou Joan Scott¹¹³. Ou encore les philosophes féministes des sciences Sandra Harding et Donna Haraway qui affirment « *qu'en raison des rapports sociaux de genre qu'expérimentent les femmes, elles seraient susceptibles de faire plus facilement le lien entre rapports de domination de genre, rapports de domination de la nature et rapports de domination de classe.* »¹¹⁴ Chacune de ces deux philosophes s'accordant sur le fait que cela nécessite un retour critique et réflexif sur cette fameuse « condition privilégiée ». Ce qu'expérimentent à l'envi les Pépé.e.s autour de la notion de genre, qu'iels soient plutôt artistes, ou militant.e.s, avec toutes les nuances qu'iels posent entre ces deux « identités ».

Néanmoins, Aurore explique ce « point de vue situé » d'une autre manière : répondant à nos interrogations sur une sorte de *making of*, intitulé *Ecoutez-moi*, projeté à une soirée de soutien aux Pépé.e.s au Crazy Circle (bar ixellois queer-friendly) le 6 juillet 2019...

A : C'est le film d'Aloyze¹¹⁵... Ce n'est ni un *making of* ni un *teaser*, mais un « vrai » film de 27 minutes qui s'appelle *Ecoutez-moi*, et qu'elle a fait à partir du tournage. Parce qu'il y a quand même des personnes qui ont été conviées pendant le tournage. L'idée, c'est qu'on pouvait venir et prendre les images, tout en demandant le consentement de tout le monde, et en faire un objet qui nous intéressait. Et Yze a fait un film qui a été montré à Paris, juste après le tournage, en mai, et ça a été une première visibilité du projet, mais située par son regard. C'est important pour nous de « situer » le propos, de dire que c'est un travail. Un travail d'actrices, un film. Mais effectivement, on est tellement dans un monde d'images, que l'image devient la vérité. Et poser un cadre et puis sortir de ce cadre-là nous permet aussi de situer QUI on est. De savoir aussi QUI filmait, via le montage, grâce aux plans insérés où on voit qui est derrière la caméra. Pour que ce soit « situé », et non pas une caméra « objective », comme si c'était la vérité.

Dans d'autres termes, l'actrice Stoya, qui aspire à une sorte d' « éducation au

¹¹¹ Professeure de philosophie à l'Université de Liège, qui s'est beaucoup intéressée à l'éthologie, ce qui l'a menée à la philosophie des sciences, avec une grande inclination pour Isabelle Stengers et Bruno Latour. « *Auteur prolifique d'articles, de conférences et de contributions diverses – sans oublier ses divers enseignements – Vinciane Despret a assuré très récemment le commissariat de la grande exposition Bêtes et hommes, à la Grande halle de La Villette, à Paris.* » ; in <http://www.vincianedespret.be/a-propos/>, site sur lequel on peut retrouver certains de ses articles.

¹¹² « *Isabelle Stengers est une philosophe belge, (...) lectrice de Whitehead, de Simondon et de Starhawk, collaboratrice régulière de la revue Multitudes, elle enseigne la philosophie des sciences à l'Université libre de Bruxelles. Membre du comité d'orientation de Cosmopolitiques.* » Elle est « *connue pour son premier ouvrage, La Nouvelle Alliance (1979), co-écrit avec le Prix Nobel de Chimie Ilya Prigogine, consacré notamment à la question du temps et de l'irréversibilité. (...)* » ; extrait de sa bio sur le [site de Babelio](#).

¹¹³ Joan Wallach Scott est « *une historienne américaine dont les travaux, initialement consacrés au mouvement ouvrier français, se sont orientés à partir des années 1980 vers l'histoire des femmes dans une perspective du genre. Elle a été initialement influencée par le marxisme et les mobilisations de gauche des années 1960, puis par le féminisme dans les années 1970, par la French Theory dans les années 1980 puis par la psychanalyse.* » ; in Wikipédia.

¹¹⁴ Idem, p.14.

¹¹⁵ « *Aloyze LELEDY a réalisé un court-métrage de 19min en vue d'une présentation à la soirée « A Queer Ball for Hot Bodies Of The Future ! » organisée par Gerald Kurdian au FGO Barbara de Paris, en mai 2018.* » in présentation du Porn Project, sur la page <https://cargocollective.com/auroremorillon/PORN-PROJECT>

X », dit que, à l'heure des « tubes gratuits où s'alignent en masse des vidéos volontiers remontées ou piratées (...) dévoiler les backstage du X contribuerait à une meilleure compréhension du porno et permettrait de "minimiser l'impact que peut avoir le porno sur le public". A l'heure où le divertissement pour adultes est jugé plus nocif qu'une arme à feu¹¹⁶, le making of nous rappellerait ce qu'est la pornographie : une fiction. »¹¹⁷

Les autres personnes présentes continuent à décliner leurs identités...

NORAH

Je suis Norah, je suis *cam girl*. Sinon, mes identités, je suis blanche, pansexuel.le, non binaire,...

PASSOIRE

Moi, je suis arrivée la veille du tournage en tant que cuisinière, ce qui est ridicule, parce qu'Aurore sait que je ne fais pas du tout bien la cuisine ! Je crois que c'était plus une manière pour Aurore de m'introduire dans le groupe [rires]. Sinon, j'ai 50 ans, je suis mi blanche mi arabe, j'ai deux enfants, je suis gouine, *queer*, je suis enseignante en dessin et en infographie, ce qui fait que mon identité, j'essaye de la préserver, parce que je suis sûre que ça ne serait pas bien vu où je travaille. Autrement, je suis féministe et j'essaye d'être de plus en plus activiste.

Elles nous expliquent pourquoi elles sont passé.e.s de l'appellation « Porn Project » à celle de « Porn Process » :

A : En fait, le « Porn Project », c'est le nom un peu fourre-tout que j'avais trouvé au départ pour mon projet d'école. Et en cours du tournage, après la scène fétiche où il s'était passé quelque chose de fort, il y a eu l'idée de trouver un nom au groupe. Et une des protagonistes, Blue, a émis le fait que le terme « project », était un terme capitaliste, d'après une conférence gesticulée que donne Franck Lepage¹¹⁸, un terme fortement repris par les politiciens, les industriels et qui ne définit rien, qui ne fait que des promesses et ne se réalise pas. [en tout cas pas au profit de la société civile et des moins nantis, ndla] Donc, on est arrivé à « Porn Process », parce que ça soulignait plus le processus et tout notre rapport au porno, plus la démarche que le résultat. Même s'il y a quand même l'ambition de diffuser le résultat des tournages ! Et dès lors aussi qu'on craignait d'être censuré.e.s sur les réseaux, on a décidé de se faire appelé.e.s « les Pépé.e.s » Qui fait référence aux deux P de « Porn Project et/ou Process ». Et les « é.e.s » marquait notre identité *queer*. Le nom découlait du groupe

¹¹⁶ Faisant référence au fait qu'en février 2018, « la Chambre des représentants de Floride était en session (...) pour examiner plusieurs questions. Parmi celles-ci figuraient une motion visant à débattre d'un projet de loi interdisant la vente d'armes d'assaut à la suite de la fusillade qui a coûté la vie à 17 personnes la semaine dernière à la High School Marjory Stoneman Douglas à Parkland, en Floride, et une résolution déclarant la pornographie comme un risque pour la santé publique. La Chambre a choisi de ne pas examiner le projet de loi sur le contrôle des armes à feu. Il a ensuite adopté une résolution affirmant que la pornographie était dangereuse. », traduction de T. M. ANDREWS, « [Florida House refuses to debate guns, declares porn dangerous](#) », in The Washington Post, 2018 Feb21st.

¹¹⁷ in C. ARBRUN, « Un bon porno est-il possible? », in *Les Inrockuptibles* en ligne, mars 2018.

¹¹⁸ Franck Lepage exècre le mot, qu'il associe au mot préféré du Capitalisme, qui transforme tout ce qui n'était pas une marchandise (l'Amour, la santé, la Culture, l'éducation) en produits. Cfr [extrait d'une conférence de Franck Lepage en pleine charge contre le concept opérationnel de "projet"](#) ; publié par la scop Le Pavé.

lui-même et créait dans le même temps le collectif !

De la dimension expérimentale du « Porn Process »...

A : Le fait que le projet initial était un travail de fin d'études proposé à l'ERG amenait clairement une réflexion sur le rapport à l'image et au cadre, et sur le fait de prendre tous les rôles et de saisir tous les outils. Mais après, les gens qui sont venus faisaient effectivement partie de mon réseau, ce qui referme le groupe en termes identitaires, parce que nous sommes blanches, et que nous ne représentons que certaines identités. [sous-entendues *queer*, ndla] Par ailleurs, il y en a comme moi qui appartiennent plutôt au réseau artistique, mais aussi d'autres qui sont plus « militantes » et qui s'opposent à l'artistique... Dans le sens où, à leurs yeux, l'Art est le domaine de l'élite, et ces militantes n'en ont rien à faire avec « ces gens-là ». Néanmoins, ce sont principalement des lieux artistiques qu'on a sollicités : la Maison Bergamini¹¹⁹ ou le Barlok.

Le projet d'école d'Aurore portait déjà sur la pornographie, champs de prédilection selon elle pour étudier les rapports entre corps, sujets et représentations,...

A : Dès la base, mon projet de fin d'étude se penchait sur ces questions de pornographie. Parce qu'en fait, que ce soit par rapport à ma pratique artistique, qui va de la photo à la vidéo, en passant par la performance, ou par rapport aux thématiques qui m'intéressent, les selfies, l'autofiction, l'intime, le politique, les représentations, ... le porno m'a semblé rassembler toutes ces réflexions. Le porno était plutôt une excuse à cet endroit-là, il ne m'intéressait pas plus que ça, mis à part tout ce qu'il pouvait solliciter en termes de mise en jeu, de fragilité, de rapports entre les personnes, et du rapport de la personne à l'image. Donc pour moi, le porno était une excuse. Mais après, les personnes qui ont répondu à mon appel sur Facebook étaient clairement intéressé.e.s par le porno, et iels ont beaucoup discuté autour de « ce qu'iels voulaient y mettre ». Il y avait un **consensus autour du manque de représentation de nos corps queer, de notre sexualité lesbienne**. Maintenant, notre critique se basait surtout sur la **référence de l'internet**. Je n'ai jamais été consommatrice de cinéma porno en salles. [Ce sont tou.te.s, à l'exception de Passoire, des jeunes personnes de « *la génération Internet, appelée aussi les Nexters ou la génération Y* »¹²⁰, ndla] Même si, paradoxalement, on ne s'est pas incrusté.e.s sur internet, parce qu'il y avait tellement de mise en jeu sur les tournages, de fragilité et de réflexions du groupe-même que pour une première incrustation, ça aurait pu être dangereux, cet internet incontrôlable...

P : Oui, et puis les films n'étaient pas terminés, et en général quand on les projette, on est là, on répond à des questions, on présente d'autres choses aussi ! Et donc, c'est totalement différent que de les balancer sur internet...

¹¹⁹ Sur FB, la Maison B se présente comme « *Un centre d'expo dédié à la photographie, aux arts performantes, à la mode, à la danse moderne et contemporaine, et à toutes autres formes de créativité artistique. Un espace ouvert à tous qui aiment l'art et la créativité, et qui désirent s'amuser à travers sa consommation. Une plateforme pour des rencontres artistiques, pour se nourrir à travers la culture, pour partager et s'amuser au cœur de la ville de Bruxelles.* »

¹²⁰ J. RÉAL, « Génération Internet », *Gestion*, 2002/2 (Vol. 27), p.46. [<https://www.cairn.info/revue-gestion-2002-2-page-46.htm>]

D'une certaine fragilité face aux regards des autres :

N : Pendant le tournage, mais je vais parler pour moi, le regard des autres n'était pas du tout intimidant. Durant ces trois jours de tournage, il y a vraiment quelque chose de super qui s'est passé, une symbiose assez cool, d'autant que, pour la plupart, on ne se connaissait pas beaucoup, voire pas du tout. Mais après, oui, il y a eu d'autres questions, et des **peurs ont été soulevées dans le groupe, notamment autour des questions sur la diffusion**. Et là, oui, il a fallu discuter...

A : Ces questions de regard, nous les avons beaucoup abordées avant les tournages, lors des réunions. Mais c'est vrai, pas avec tout le monde, vu qu'il y a eu de nouvelles personnes lors des tournages... Donc, oui, il y a eu des discussions sur la diffusion, l'après... Mais aussi **sur la manière de raconter les choses**. Moi, j'ai dû écrire une lettre à des gens, parce que j'en avais marre qu'on émette des jugements en parlant du porno, parce qu'il y a parfois eu du jugement, des insultes de la part nos ami.e.s... Et en fait, on a beau être dans des mouvements *queer*, on n'est pour autant pas très protégé.e.s sur ces questions-là. Des insultes sur le fait qu'on était des « putes », des « salopes » ! Et on a entendu ça dans la bouche de nos amis. Et donc, ça a été aussi un travail de dialogues avec l'alentour pour désamorcer ces choses-là. Mais c'était aussi intéressant. On aurait dit une « épidémie » qui s'étendait vraiment à tout l'entourage, même à la famille. Bon, ça permettait d'amener aussi ces questions-là avec ces personnes. Mais c'est clair que ce n'était pas sans jugement !

Désamorcer les gênes, faire tomber les inhibitions avant les phases de tournage passait de temps à autre par des rituels collectifs ou plus intimes. Mais tout cela était également favorisé par la **pratique constante du consentement**.

P : On avait quelques « rituels », notamment ce truc de se mettre en cercle, et de dire chacun.e ce qu'on ressent et autres qui provenait des réunions. On a aussi fait pas mal de petites séances de purification et de lien de groupe. Ou boire un petit shot de rhum avant le tournage... Mais ce qui s'est passé dès le début, c'est qu'on savait tou.te.s vers où on allait. Et ça a créé immédiatement un lien incroyable entre nous, de respect, on prenait soin l'un.e de l'autre. C'était incroyable, un truc de fou ! On sentait ce qui se passait, qu'on soit devant, derrière la caméra...

A : Les rituels se faisaient au Palo Santo¹²¹, une sorte de bois de Santal¹²² qui sert à purifier. C'était Hallux qui avait ramené ça, avec des cartes aussi qu'on devait tirer avant le tournage. On avait aussi un espèce d'autel avec le chocolat¹²³, un petit peu de beu¹²⁴, tous les préservatifs, les lubrifiants,

¹²¹ « Lors de la combustion, [le palo santo] dégage une fumée odorante qui posséderait, selon certaines croyances, de nombreuses vertus purificatrices. L'origine de l'utilisation du palo santo est très ancienne; il était utilisé par les chamans Incas lors des rituels religieux et spirituels, comme outil pour attirer la chance et éloigner tout signe de négativité, et comme moyen d'obtenir une meilleure communication spirituelle avec leurs dieux. », passage de l'article « Palo santo » de Wikipédia.

¹²² « Dans le bouddhisme, (...) les senteurs de santal sont considérées comme capables de transformer les désirs et de conserver l'attention d'une personne s'exerçant à la méditation. », « Le bois de santal est également présent en médecine traditionnelle, notamment son huile essentielle que l'on retrouve, même pure, en médecine ayurvédique et pour traiter l'angoisse. », passages de l'article « Santal » de Wikipédia.

¹²³ Terme pour désigner du cannabis.

¹²⁴ Idem.

les godes...

Sinon, tu parlais de bienveillance, mais il y avait la **pratique du consentement** aussi !

Iels utilisent cette pratique du consentement sur les tournages, et en particulier sur les séquences fétiches, BDSM, grâce à l'utilisation d'un « safe word », c'est-à-dire, dans le cadre d'une séance de sado-masochisme, d'un « mot de sécurité » « *un signal verbal ou corporel défini par les participants avant le début de la séance et qui a pour effet, une fois prononcé ou signalé par le soumis, d'y mettre un terme* »¹²⁵.

N : Oui, plutôt que de parler de « consentement », je dirais plutôt les « **limites** » dans le BDSM. Nous, on avait choisi « rouge » quand on voulait vraiment que ça s'arrête, et il y avait une petite nuance avec « orange », c'est-à-dire « tu peux encore y aller, mais moins fort », enfin quelque chose comme ça...

A : Mais **juste la parole, parfois ça ne suffit pas**... Jamie, elle disait dans le Confessionnal qu'elle n'arrivait pas à s'exprimer devant la caméra, et que ça l'a pas mal contrainte. Elle savait qu'elle était filmée, et donc elle pensait qu'elle ne pouvait pas communiquer. Et toi, je me souviens, Norah disait dans le Confessionnal « Ben si, il faut communiquer, en fait ! », sinon, tu ne sais pas ce que l'autre veut. Et même dans les instants de vie commune, il faut toujours demander « **Est-ce que tu veux bien être filmé.e à ce moment-là ?** », parce qu'à un moment, effectivement, la caméra disparaît. Elle n'est jamais objective, mise sur un pied et posée dans un coin. On l'a fait une ou deux fois pour des plans particuliers. Mais y en a toujours une qui tourne et qui est mouvante et liée à un corps. Mais elle n'est jamais là comme un œil qui observe, comme une caméra de surveillance.

P : Tu parles du Confessionnal... C'était une pièce avec une caméra, un fauteuil. Quand on avait quelque chose à dire, seul.e, toujours face à l'image, on y allait et on exprimait ce qu'on ressentait aussi. C'était une sorte d'exutoire, tout en sachant que c'était filmé, bien sûr !

A : Oui, en même temps, dans ce dispositif, tout était toujours filmé et saisi par nous. C'est-à-dire que la personne qui saisissait la caméra n'était pas n'importe qui : c'était quelqu'un qui conversait et qui pouvait se mettre volontairement en jeu dans l'image, nu ou pas, en fait. Et du coup, à nouveau, il n'y avait **pas ce rapport de pouvoir** qu'il peut y avoir sur un tournage où certain.e.s contrôlent l'image. **Ici, tout le monde pouvait contrôler l'image à n'importe quel moment, tout était accessible.** Et dans ce Confessionnal-là, on se voyait en train d'être filmé.e, et on avait le pouvoir de l'enclencher ou pas et de dire, « je ne veux pas apparaître à l'image sur le plateau, mais je suis là quand même à la caméra ici pour poser ces choses-là ! ». Pour moi, les rituels et les liants, ils étaient déjà de l'ordre de la maison, du vivre-ensemble, de la communauté, mais aussi de l'ordre de la caméra, parce qu'il y avait effectivement des caméras partout ! Et même si c'était des objets à part, scindés, ils nous connectaient tou.te.s de manière un peu « cyborg ». Et puis après, oui, il y avait aussi les temps

¹²⁵ D'après la définition de « safe word » in wikipédia.

qu'on créait ensemble, en communauté.

Les Pépé.e.s ne sont pas des professionnel.le.s du X. Nous les interrogeons donc sur leur rapport à leur propre corps, notamment lors du montage des séquences filmées.

A : De se voir à l'image, je pense que ça a été compliqué quasiment pour tout le monde.

P : On montait toujours par groupe de 2 ou 3 avec la personne filmée. Même si c'était pas facile pour cette dernière de se voir, c'était pas mal non plus qu'elle soit là, parce qu'il y avait toujours cette idée de **consentement** ! Donc si Norah, par exemple, ne s'aimait pas dans un plan, on en cherchait un autre pouvant lui convenir.

A : Oui, mais ça pose toujours un problème d'égo. Et il faut se dire que chaque personne est là pour servir la narration. Donc, il faut savoir si la personne ne s'aime pas parce que ce n'est pas son beau profil, ou si c'est vraiment de l'ordre de l'insupportable. Moi, j'ai mis un veto à un endroit, et puis j'ai laissé tomber pour le reste...

P : En même temps, il n'y a pas eu tant de discussions que ça. Il y a juste pour la scène fétiche qu'on a beaucoup discuté. On montait des scènes de sexe, et c'était quand même des personnes qu'on connaissait ! Et donc, pour prendre du recul, on a fort pris le pli du rire : on se marrait, lors d'une scène, on disait « On dirait que tu fais du cheval, t'as vu comment tu prends ton gode... » On riait comme des bananes ! [rires] A un moment, il a fallu qu'on discute de ça aussi !

A : C'était aussi intéressant par rapport à cette question de qui saisit quoi, tout le monde prend chacun des rôles, et à différents moments... Il y en a qui ont commencé par du cul puis qui sont passé.e.s à la technique et vice-versa. Et je pense à Jamie, qui a fait beaucoup de cul, puis qui le dernier jour est passée à la caméra, et elle était d'une pertinence folle, à faire des plans hyper serrés, elle n'avait pas peur du tout. Alors que moi, j'ai été beaucoup derrière la caméra, et je me suis peut-être coupée du rapport à mon corps, aux désirs. Et dès lors que j'ai dû rentrer dans un état sexuel, parce que moi, je n'ai fait que me masturber... hé bien, c'était hyper dur ! Parce que moi, j'avais fort conscience de ce que c'était le dispositif image, et donc je ne voyais que le dispositif autour : je voyais les caméras, je voyais ceux qui prenaient le son, et je ne pouvais pas les supprimer de ma tête, et **je savais que j'étais en représentation**. Et ça m'a beaucoup coupée dans la spontanéité. Il y a un endroit où on est tou.te.s devenu.e.s folles/fous, parce qu'il y a tellement de matières, d'images, on enregistre tout ! A un moment, **on ne sait plus où on est** ! Et ça, on en a aussi discuté en groupe, et on s'est dit « *Stop ! On arrête d'enregistrer nos réunions, c'est plus possible, il faut qu'on se retrouve en-dehors des images, parce qu'on débloque ! Il y a tellement de strates, de miroirs et de mises en abîme que, pfffouh ! On devient dingue !* »

Face au trop-plein d'images dont parle Aurore, au sentiment de dépossession, voire d'aliénation, on voit bien ici que le besoin de se réapproprier la représentation de son corps passe évidemment avant tout par la **réappropriation de son propre corps, en-deçà des images qu'on en a**. Celles qu'on renvoie aux autres, et celles que les autres prennent de

nous !¹²⁶ Lorsqu'on réfléchit en termes de représentation de soi face aux autres et de séduction, par exemple, on voit comme ces sujets peuvent être sensibles, notamment chez de jeunes adolescent.e.s.¹²⁷

A : J'ai eu envie d'être filmée aussi dans un rapport sexuel, et j'en avais parlé un matin. Mais j'ai quand même rapidement dit que je ne pourrai pas le faire, parce que mon corps était épuisé, et je ne voulais pas donner un corps épuisé à l'autre, même si j'ai eu à un moment du désir pour quelqu'un... Mais je n'avais pas l'énergie à donner là-dedans. Et puis j'avais peur ! [rires] Parce que c'est facile d'être derrière la caméra...enfin, c'est pas si facile, mais on contrôle quand même beaucoup de choses. On a aussi beaucoup de responsabilités, mais on contrôle beaucoup. Alors après, se laisser aller, après avoir contrôlé tant, c'est compliqué ! Pourtant il y avait de la confiance... Il y avait Yze en train de me filmer me masturbant sur mon arbre. J'avais confiance en elle, mais c'était quand même...un enjeu !

N : Moi, de par mon activité de *cam girl*, je suis habituée à simuler. Mais pour ce projet, je n'avais pas envie de le faire, et je ne savais pas comment ça allait se passer. Et en fait, dès la première scène, je vais jouir ! [sourire]

Nous les interrogeons sur l'éventualité de ne pas avoir de désir pour l'autre personne lors d'une séquence de tournage.

A : Je pense qu'on en a parlé durant les réunions. Il y a quelqu'un qui a dit « *Mais moi, si j'ai pas de désir pour vous, comment je fais ?* »

N : Je crois que c'est moi !

A : Ha oui ! Par rapport aux désirs, il n'y avait aucune obligation entre les personnes d'avoir un rapport sexuel. Ça, ça avait été posé dès le départ ! Mais on a tout de même fonctionné en duos rapidement. Ceux-ci se sont formés dans la première scène, et se sont reformer dans les autres. Ça s'est fait très naturellement, et en fait, ils fonctionnaient bien. Sauf dans la scène fétiche, où forcément, on est cinq. Néanmoins, le duo ça va être les dominatrices. Il y a eu aussi des duos qui fonctionnaient par affinités d'avant-tournage ! Et si parfois il y avait un manque de confiance, il y avait moyen d'en parler à des « personnes référentes » qui n'étaient pas forcément désignées comme telles, mais qui recevaient des confessions malgré tout. Comme Passoire, qui, à la base, était là pour cuisiner...

Après, pour les premières scènes qui s'appellent *Sexe, l'air de rien*¹²⁸, il y avait Norah qui était dedans, et puis deux autres personnes qui avaient déjà fait une ou deux scènes de porno. Et donc, iels étaient plus habitué.e.s de la caméra, mais pas pour autant plus à l'aise... De ce qui s'est dit dans le Confessionnal, tout le monde a eu un orgasme ! Et pourtant, personne ne se connaissait dans le sens biblique du terme [rire]... Personne ne se connaissait intimement, si ce n'est Hallux et Loup... Mais ça, on le voit, on le sent, c'est un moment d'intimité qu'iels nous donnent et qui est très très

¹²⁶ On pourrait ici faire un parallèle avec la croyance de certaines ethnies qui croient qu'on vole une part d'âme de la personne qu'on prend en photos.

¹²⁷ Ces questions de la représentation dans la culture américaine traditionnelle sont à l'œuvre dans les deux documentaires de Jennifer Siebel Newsom sur la féminité et la masculinité respectivement, *Miss Representation* (Etats-Unis, 2011) et *The Mask we live in* (Etats-Unis, 2015).

¹²⁸ « c'est-à-dire des personnes qui font la vaisselle, du café, qui parlent entre elles en duo, et puis qui après passent au sexe, et ça se fait au quotidien, le matin... » (Aurore)

rare et très très beau. Je pense qu'on le voit à l'image !

Nous abordons avec iels la visée excitatoire du porno, et nous demandons si cela se réfléchit à l'avance, en termes scénaristiques ou esthétiques.

A : Avant le tournage de chaque scène, il y avait plusieurs difficultés, techniques et éthiques : dans la scène BDSM, moi, j'étais sur les gros plans, et Loup était sur les plans larges. Donc, forcément, je ne devais pas apparaître dans les siens, mais c'était une toute petite pièce, et donc on me voyait quand même. Et j'étais très excitée. Première difficulté. Néanmoins, rapidement, je suis rentrée dans l'image, et donc dans l'obligation de devoir représenter correctement ce qui se passait. Or c'était une responsabilité, parce qu'il y avait cinq personnes qui baisaient en même temps. Et c'est hyper dur d'être à la fois concentrée sur ce qui se passe et de filmer en gros plans. Du coup arrive la question de « est-ce que je vais reproduire une image que j'ai déjà vue ? ». Mais de toutes façons, mon corps est trop encombrant dans ce petit espace et je ne peux pas me faufiler entre les gens. La caméra est lourde aussi. Et puis, tout compte fait, le gros plan ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, je m'en rends compte dans l'action, ce sont les visages. Mais ça me pose quand même des questions par rapport à moi-même de voyeurisme... Et donc, je tente de rester dans une optique de narration.

La différence entre cette scène de BDSM, qui pose beaucoup de questions, et celle improvisée dans la forêt, c'est que, dans la forêt, on filme ce par quoi on est excité.e.s. C'est-à-dire qu'on filme avec des smartphones les autres autour de nous, tout en se masturbant ! Mais il y a de quoi aussi devenir fou.folle ! Car **on filme ce qui fait de nous des voyeuristes** : la caméra n'est plus que le regard, il y a comme une fusion...

Cette constatation rappelle un des traits dominants du cinéma *gonzo*, dont la prédominance dans les images sont les plans subjectifs, qui nourrissent la **pulsion scopique des spectatrice.teur.s**.

A : Personnellement, la **position de voyeuriste** dans ce contexte me mettait trop mal à l'aise ! Oui, ok, me masturber devant un porno, ça ne me dérange pas, parce que je sais que ce sont des images ! Mais me masturber devant des personnes qui baisent et qui sont juste à côté de moi, ça me mettait trop mal à l'aise.

N : C'est vrai que quand tu regardes un film, il y a une distance. Les actrice.teur.s ne savent pas que tu es en train de les regarder. Mais je pense qu'il faut se détacher de ce malaise. Parce que s'il y a exhibition, il y a voyeurisme, et vice versa. Les deux vont ensemble...

A : Oui, mais j'étais filmée en plus en train de regarder les autres et en train de me toucher, prise sur le fait. Pour moi, c'était une position de fou...

N : [L'air perplexe] Ouais...

Nous revenons à leurs identités *queer* et *gender fluid*¹²⁹ qu'iels semblent tou.te.s

¹²⁹ Le terme *gender fluid* désigne des individu.e.s qui « s'affranchissent dans un joyeux bordel des normes du genre et des préjugés auxquels ils ont pu être confrontés. Loin de la binarité homme / femme, le genre se vit dans le mouvement et la fluidité. », définition que donnent les Inrockuptibles d'un certain nombre d'artistes qu'ils cataloguent comme tel.le.s. in L. DES LIGNERIS, « Être gender fluid, ça veut dire quoi ? », Les

revendiquer, et envisageons leur portée politique.

N : Je me définis comme « non binaire ». Pour moi, c'est important dans la vie de tous les jours et d'autant plus dans ce projet-là, car j'aimerais qu'on montre d'autres sexualités, d'autres pratiques et d'autres corps ! C'est clair que ça faisait carrément partie du projet. C'est quelque chose qu'on revendiquait clairement.

A : Oui, et en même temps, rien que le texte d'introduction du projet, on a mis tellement de temps pour l'écrire pour lister toutes nos identités : meufs, cisgenres, trans, F to M, ... bref, toutes ces identités-là, elles ont posé questions jusqu'au plan de financement il y a un mois. On était assuré.e.s d'un texte il y a six mois, et en fait c'est déjà un texte qu'on doit dater ! On nous demande en permanence d'être positionné.e.s dans des identités, et en même temps, ce sont des identités qui sont fluides. Et c'est très compliqué à l'intérieur de soi et à l'intérieur du groupe d'être clair.e.s avec ces questions. Par exemple, moi, j'ai eu l'habitude de me définir comme « meuf cisgenre ». Et puis, en fait, je ne suis plus du tout sûre de ça. Donc, je dirais que je suis **en questionnement**. Mais vers quoi... ? Et au-delà de ça, ces identités ont par exemple posé problème lorsque je suis allée présenter le film avec Yse à Paris... Il y avait Loup qui ne se disait pas encore trans, et se faisait encore appeler « elle ». C'était au tout début de sa transition, et j'ai dit « elles » en permanence pour parler des gens du groupe. C'est pourquoi j'ai eu droit à la suite sur Facebook à un pamphlet sur le fait que j'avais mal parlé, et que **je ne m'étais pas « située » avant de parler**. Je ne me rendais pas encore compte que c'était important ! C'est aussi une communauté qui a vraiment un vocabulaire particulier, et dès lors qu'on ne maîtrise pas très bien, on ne vous fait pas de cadeau. En même temps, je comprends cette personne-là, qui a écrit son pamphlet sur le fait qu'on ne s'approprie pas les luttes trans, et qui aimerait que sa communauté se saisisse des outils et fasse ses propres films !

Moi, je ne me suis jamais imaginé que le « Porn Project » allait aller aussi loin. Je pensais qu'on allait réaliser le film et puis que tout se disperserait. Et en fait, c'est allé plus loin, on a constitué un groupe, en collectif. Mais on a aussi perdu des gens en route... Pour moi, le projet, c'était le tournage, « sexer »¹³⁰ ensemble et filmer. Après, la diffusion, la communication, les installations et tout ça, c'est un autre projet ! Et donc, du coup, trouver un texte sur les identités de ces personnes qui viennent, qui partent, qui sont définitivement parti.e.s, c'est très compliqué. D'autant plus que pour les diffusions en public, il faut toujours le consentement de tout le monde, aussi des personnes qui sont parties... Ça demande tellement de temps et d'énergie et de conciliations... Mais bon, c'est ce qui fait que c'est beau !

Moi, par exemple, j'ai pas du tout envie de passer en asbl et de devoir solliciter l'institution pour avoir des subsides, j'avais pas du tout envie de la campagne de financement, et j'ai pas du tout envie d'apparaître sur les réseaux sociaux ! Mais le groupe en avait envie, et donc je m'y suis ralliée.

Inrockuptibles en ligne, mars 2016.

¹³⁰ A entendre comme le fait d' « avoir des relations purement sexuelles non forcément amoureuses ». Le terme désigne à la base « *le fait de déterminer dès la naissance le sexe d'un animal d'élevage* » (pex un poussin), ce qui est un peu cocasse dans ce milieu qui se définit régulièrement contre le binarisme sexuel !

En arriver à de la super-production¹³¹, ça ne m'intéresse pas du tout, même si je pense que les Pépé.e.s pourrait y prétendre. Mais l'idée est plutôt de fonctionner sous forme de **projets éphémères, en mode DIY, sans moyen**, et on voit ce qui se passe..., ça m'intéresse beaucoup plus, même si c'est dur financièrement parlant !

Pour certain.e.s, les subventions arrivent genre « on va niquer l'Etat ». Et pour moi, c'est peut-être un peu puriste de ma part, le projet partait de quelque chose de plus impulsif, d'éthique DIY. Ça me semble plus intéressant de « hacker » certaines institutions, je n'ai pas envie d'être « redevable » à quelqu'un de ce que je fais. Même aller se mettre sur un tube porno, qui est tenu bien souvent par une seule et même personne, ou même deux, mais qui ont les pleins pouvoirs là-dessus, et de la thune à fond : d'une certaine façon, on les *hacke* en imposant des corps différents, mais on leur fait aussi gagner de l'argent ! Et donc, il faut aussi penser de façon stratégique. Il faut maîtriser ces espaces-là, et avec les nouvelles lois qu'il va y avoir : aux States, c'est plutôt la merde pour les sites de porno *queer*, et en France, Macron aimerait qu'on doive scanner les cartes d'identité avant de pouvoir entrer sur un site porno¹³². Donc, je pense que les lois ne vont pas aller à notre avantage ces prochaines années... Et donc, il faudrait vraiment passer par du *hack*¹³³, mais toutes ces questions-là, on ne peut pas les gérer de façon DIY. Là, il faut vraiment se référer à des pros. C'est gai, parce que ça nous force encore à créer des connexions avec d'autres milieux. Et *pex*, j'ai contacté un hackeur, et lui, ça l'excitait complètement de *hacker* les grands tubes. C'est pas le contenu qui l'excitait, mais bien l'idée de pirater leur accès !

Tu as vu *Pornocratie* d'Ovidie¹³⁴ ? Il parle justement des tubes et de tout le porno industriel, donc du passage de la vidéo VHS puis DVD à l'internet... Et du coup, elle se renseigne, et a énormément de mal à trouver qui est derrière tout ça.

Dès l'épilogue de *Pornocratie*, un des protagonistes dévoile des chiffres effarants : « Cette industrie, c'est 45 millions de streamings par jour, entre 1 milliard et demi et 2 milliards au mois, c'est devant Apple et Microsoft, qui sont rankés 47^{ème} respectivement pour Microsoft et 49^{ème} pour Apple »¹³⁵ Par ailleurs, 95% des tubes sont en fait du piratage des productions cinématographiques, du vol ! Ce qui, depuis « la crise du DVD » (2006/2008) cumulée à la crise de 2008, a évidemment tué les métiers du secteur, autant des réalisateurs, que des producteurs et des diffuseurs. Ce qui, en toute logique tout en-dessous de l'échelle, a également gangréné les relations entre réalisateurs et actrice.teur.s, totalement exploité.e.s, surtout les femmes, contraintes à des performances de plus en plus douloureuses, humiliantes et « hard ». Hélas, ces 3 ou 4 grands acteurs du web sont des organisations semi-mafieuses contre lesquelles même la Loi ne peut rien !¹³⁶

¹³¹ Nous avons évoqué avant les productions d'Erika Lust, ndla.

¹³² Nous n'avons pas pu vérifier cette info, mais le système a déjà été testé aux Royaume Uni : cfr B. PIERRET, [Royaume-Uni: un code réservé aux majeurs pour visiter des sites pornographiques?](#) In BFMTV, mai 2018.

¹³³ Piratage électronique sur l'internet. Cfr Dark Web.

¹³⁴ OVIDIE, *Pornocratie, les nouvelles multinationales du sexe*, France, 2018.

¹³⁵ In *Pornocratie*, idem.

¹³⁶ Le but des tubes gratuits est de générer un maximum d'audience et de rediriger les consommatrice.teur.s

N : Après, ces tubes, ils peuvent aussi avoir leur utilité temporaire pour qu'on se fasse connaître, pour qu'on profite bien de toute leur visibilité. On les suce, et puis, un peu plus connues, après leur avoir pris tout ce qu'on pouvait, on crée un autre site. Je sais que ça été un tremplin pour certaines *cam girls* qui ont créé par après leur propre site.

A : Ces stratégies-là, c'est vraiment à discuter en groupe, et on n'y a pas vraiment encore répondu. Personnellement, je préférerais aller dans des festivals de documentaires. Pour le moment, on va surtout dans des festivals *queer*, où on sait qu'on va nous accueillir, c'est la « famille », et on sait y défendre notre truc. On nous y veut du bien, on est protégé.e.s.

Pour le collectif des Pépé.e.s, le *Porn Process* est devenu un moyen de revendiquer non seulement des représentations du corps, mais aussi des identités fluides, des corps et des désirs en mouvement. De ces mouvements, nous envisageons la dimension politique... et cherchons le dénominateur commun à tout.e.s ces Pépé.e.s.

A : Je pense que le politique se jouait à plusieurs niveaux. Et **ce qui était intéressant, c'était où se plaçait le politique chez les gens**. Pour certain.e.s, c'était simplement juste de sexer, d'apparaître à l'image avec leurs identités et leur corps ; il y en avait c'était « où va-t-on le diffuser ? » et « qu'est-ce ça va vouloir dire ? » ; mais ça ne s'éloignait jamais de l'artistique, parce qu'on te demande de situer les choses, on avait une réflexion sur l'image, et puis, dans tous nos modes de diffusion, nous sommes resté.e.s concentré.e.s sur des endroits qui étaient artistiques. Et puis des endroits aussi politiques comme le Barlok¹³⁷ ou des festivals plus *queer* ou anarchistes,... Mais la présence de l'artistique a fait fuir plusieurs personnes, parce que certaines réflexions artistiques à leurs yeux sont apparues chiantes, parce qu'on est aussi beaucoup dans la théorie, quoi, on réfléchit à ce qu'on est en train de faire. Mais pour moi, c'est aussi du militantisme, même si tout le monde ne l'entend pas comme ça...

Nos identités communes c'était d'être *queer*, mais lesbiennes ou

vers des sites quant à eux payants. Les flux d'argent générés sont tous dirigés vers des paradis fiscaux... C'est ce qu'a réussi le leader du milieu jusqu'en 2017, l'informaticien allemand Fabian Thylmann, qui « *régnait sur un empire du X de plusieurs milliards de dollars à travers sa société de holding, Manwin. Un business particulièrement rentable auquel il a dû renoncer, à cause de démêlés avec la justice. Arrêté fin 2012 pour fraude fiscale, il revend ses parts dans son entreprise un an plus tard. Après de longues procédures judiciaires, il a finalement été condamné le lundi 19 décembre 2016 à un an et quatre mois de prison avec sursis, ainsi qu'à 150 000 euros d'amende. Une bagatelle pour celui que la pornographie avait rendu milliardaire.* », in N. JOLY, « Fabian Thylmann, gloire et chute du roi du porno », *Les Inrockuptibles* en ligne, 7 janvier 2017.

¹³⁷ « *Situé au cœur d'un quartier dit « populaire » [le long du Canal], le Barlok a pour ambition de développer des activités avec et pour les habitants : c'est aussi là une des conditions posées par Bruxelles Environnement pour occuper le lieu. Ne nous y trompons pas, en confiant ses bâtiments inutilisés à des associations, la région Bruxelles-capitale en retire un certain bénéfice : proposer de nouvelles activités dans des quartiers peu prisés par les plus aisés permet de les y attirer et d'alimenter ainsi peu à peu une dynamique de gentrification. (...)* Parce qu'ils proposent de multiples activités culturelles, dans une philosophie souvent proche de celle défendue par une certaine catégorie de la classe moyenne, ces lieux contribuent à renouveler l'attractivité d'un quartier, recréant une ambiance dynamique et « en marge » souvent recherchée par cette partie de la population. » in M. FERON, « Le Barlok, nouveau lieu culturel à Bruxelles », *Journal de Culture et Démocratie*, n°39, septembre 2015, p.23. Le Barlok, qui ne reçoit pas de subsides par souci d'indépendance, malgré le fait qu'il accueille énormément de concerts et d'événements culturels, risque aujourd'hui la fermeture par les autorités de Bruxelles-Capitale.

gouines aussi, je pense. Enfin, c'est ça qu'on a mis en pratique ! Dans nos corps, il y avait clairement cette identité commune, même s'il y avait une personne lors des réunions qui était hétéra, mais qui n'a pas pu venir au tournage pour des questions de dates. Mais elle est toujours là ! Et elle se revendique féministe. Alors, oui, c'est peut-être plutôt « **féministes** » le dénominateur commun, même si ce n'est pas une identité que tout le monde revendique.

Aurore pose ici une nuance entre « gouines » et « lesbiennes ». « Gouine » à la base est un terme péjoratif, populaire, qui désigne une « lesbienne ». Mais à l'instar du mot « queer », la communauté lesbienne l'a repris à son compte pour retourner son sens, et revendiquer ce qui était peut-être mal vu, mal compris des « autres ». Les mots « transpédégouines » (TPG) prennent ainsi une tournure militante, qui s'oppose à l'institution "LGBTQIA+"¹³⁸. « (Transpédé)gouines » est donc une identité militante différente, non liée aux institutions.

Puisqu'ils parlent de ces identités, nous en profitons pour évoquer les réalisateurs masculins, tels qu'**Abdellatif Kechiche**, qui filment des scènes lesbiennes. Nous visons la polémique soulevée par certains milieux féministes et lesbiens qui trouvèrent la scène de sexe entre les deux héroïnes de *la Vie d'Adèle* dérangeante.¹³⁹

N : Cette scène est à mon sens surréaliste. Pour moi, elle est complètement porno, et surtout absolument pas crédible. C'est pas du tout représentatif de femmes qui se rencontrent. Et oui, ça se voit que c'est filmé par un homme, et moi, je trouve que c'est assez dérangeant !

Aurore : C'est comme la polémique qui a entouré le film *Girl*¹⁴⁰, [film aussi

¹³⁸ **L comme lesbienne (...); G comme gay ; B comme bi ; T comme trans** (« Le terme transsexuel-le est parfois utilisé pour désigner plus spécifiquement les personnes trans opéré-e-s. Les personnes non-opéré-e-s peuvent être appelé-e-s transgenres. Pour éviter d'instaurer une hiérarchie, on préférera le terme personnes trans, qui permet d'inclure la multiplicité des parcours et des identités ») ; **Q comme queer**. Sa définition est un peu plus floue, mais le terme est finalement très simple à comprendre : une personne se dit queer quand elle ne se reconnaît pas dans la sexualité hétérosexuelle, ou ne se sent pas appartenir à un genre défini ; **I comme intersexe**. Les personnes intersexes ne sont nées ni homme ni femme. ; **A comme asexuel**. « Les personnes asexuelles ne ressentent pas le besoin de s'engager dans des relations sexuelles » ; **+ comme : et tous les autres**. **Source** : G. LECAPLAIN, « Mais ça veut dire quoi, LGBTQIA+ ? » in *Libération*, janvier 2018.

¹³⁹ Cfr S. DUVERGER, « La palme d'or du lesbienne-friendly ? », in *OBS*, mai 2013

¹⁴⁰ *Girl* de Lukas Dhont (Belgique/Pays-Bas, 2018). Le film raconte l'histoire de « Lara, 15 ans, qui rêve de devenir danseuse étoile. Avec le soutien de son père, elle se lance à corps perdu dans cette quête d'absolu. Mais ce corps ne se plie pas si facilement à la discipline que lui impose Lara, car celle-ci est née garçon. », in critique de C. BOURDIN, in *Le Bleu du Miroir*. Le film, bien qu'ayant reçu un accueil critique élogieux et de nombreux prix, a également suscité l'indignation du public trans, et notamment du critique transgenre Oliver Whitney, qui écrit dans *The Hollywood Reporter* « Le film n'est pas simplement un autre cas de casting irresponsable ou de stéréotypes préjudiciables, à l'instar d'une grande partie du traitement long et laid d'Hollywood à l'égard de la communauté trans; C'est le film le plus dangereux sur un personnage transsexuel depuis des années. Si *Girl* remporte un Oscar, ce sera un recul considérable pour la représentation transsexuelle à Hollywood. » Le film réalisé et le personnage interprété l'un et l'autre par des hommes cisgenres, lui déplait fortement pour son attrait voyeuriste : « Le film dénote d'une fascination troublante pour les corps transsexuels, depuis les premiers plans captivants de Lara qui s'étire jusqu'à la scène finale sanglante et épouvantable. Le directeur de la photographie Frank van den Eeden s'attarde inconfortablement sur le bas du corps de Lara, avec un accent persistant sur son entrejambe. Même lorsque le regard de Lara est activement détourné de son corps tout en prenant une douche et en se changeant, la caméra appuie de manière invasive sur son aine. L'œil voyeur de

largement salué et primé, ndla]. C'est à nouveau une personne non trans qui joue le personnage trans. C'est toutes ces questions-là, en fait, qui m'ont aussi poussé à me dire « **Ha ben en fait, il faut qu'on fasse des films !** ». Et en même temps, **le Cinéma**, c'est un milieu super compliqué ! **C'est un lieu de domination**. Je regardais dernièrement la liste des 100 meilleurs films français, et je ne tombais que sur des noms de mecs. Et ça m'a tellement dégoûtée... Je sais bien qu'il faudrait que je regarde du Godard, etc. Mais ça manque de meufs, quoi ! Bon, c'est vrai qu'on peut quand même citer Céline Sciamma au cinéma, Emilie Juvet dans le porno, ... Mais la structure permet difficilement de faire des films en tant que meufs, parce que c'est tout un système de domination et de pouvoir. Et du coup, c'est pour ça que les structures alternatives telles que la nôtre sont super pertinentes ! Après, on n'arrivera pas au même niveau de reconnaissance, on ne joue pas avec les mêmes cartes...

Comme iels parlent en termes de **domination masculine**, nous leur demandons si, en tant que membres revendiqué.e.s de la communauté *queer*, iels ressentent une plus grande liberté par rapport aux normes imposées, dominantes. Nous pensons notamment aux « normes » dans le sens que leur confèrent Ovidie et les jeunes femmes qu'elle interviewe dans *A quoi rêvent les jeunes filles ?*, à savoir qu'il y aurait selon elles un « **déplacement des normes** » dû à la grande médiatisation des vidéos porno chez les jeunes internautes au niveau des pratiques sexuelles...

N : Je pense que cette norme, on l'a forcément sentie et on essaye de s'en détacher. Mais c'est tout de même à déconstruire. Pour tout le monde, en fait !

A : Oui, c'est clair ! Et nous, nous sommes né.e.s justement dans cette génération internet dont Ovidie parle, et qui nous expose sans cesse, notamment via les selfies... Moi, je trouve qu'on a effectivement tellement de trucs à déconstruire, même juste sur l'amour, un domaine tellement difficile à déconstruire, puisqu'on a été éduqué.e.s dans une certaine culture, et ce sont des questionnements permanents...¹⁴¹

Et donc **pour moi, produire des images porno, c'est un peu contrecarrer tout ça**. Mais faire ça ne veut pas dire qu'au quotidien, ce n'est pas difficile. Et puis, ce sont des images qui sont déjà datées. Et moi, je sais que je suis très fragile par rapport à ces questions *queer*, encore maintenant... Je ne sors pas du tout dans la rue avec mes poils¹⁴², mon corps n'est pas du tout militant, clairement ! Je ne l'expose pas dans la rue, je n'y suis pas à l'aise. Et ce n'est pas là où je peux avoir une parole, ou que sais-je. Mais par contre, quand je vois **ce que ce travail-là peut engendrer comme discussions et réflexions**, par exemple avec ma

Dhont ne peut pas attendre d'apprendre ce qui se trouve entre les jambes de Lara, et il ne perd pas de temps à le révéler. » On reconnaît aisément là la critique du « male gaze » de Laura Mulvey !

¹⁴¹ Cfr notamment sur ces questions, S. ROUBIN & l'équipe Publications, *Le polyamour, un mode de relation féministe ?*, Publications CVFE, juillet 2019.

¹⁴² Aurore présente une pilosité abondante notamment sur les jambes, qu'on nomme l'hirsutisme. Une distribution de la pilosité plus associée, selon les normes, au physique masculin. Elle témoigne de ce qu'elle a vécu comme un complexe, puis comme singularité physique à assumer pour retourner les normes et « la validation du regard de l'autre », notamment via des performances et les images artistiques, dans une émission de *C'est mon choix : Vive les poils !*, présentée par Evelyne Thomas.

petite sœur de 16 ans. Elle a déjà toute cette conscience de ce monde, elle se dit pansexuelle, alors qu'elle vit à la campagne. Toutes ces idées-là lui sont hyper accessibles... **Pour moi, la seule manière de parler de ces idées-là et de militer, c'est de parler de notre projet autour de moi, car j'ai vraiment du mal sinon à faire parler mon corps autrement.** Et mon corps *queer*, il n'intervient que là. Car je peux intervenir dans ce petit groupe, ou via l'image... Et donc, non, j'échappe pas du tout à la société, je n'échappe pas à la norme. Je ne suis pas extravagante. Je ne suis pas de ces *queer* comme on pourrait les imaginer à la gaypride, par exemple. Je suis une *queer* calme, quoi, une « *queer* de canapé » ! [rires] Non, mais il y a plein de sortes de militantisme, et moi, via le projet, c'est là où je suis la plus efficace pour parler de ça, pendant que certain.e.s seront plus efficaces à d'autres endroits.

Nous leur demandons quels sont leurs modèles.

[long blanc] A : C'est marrant, j'ai jamais eu beaucoup de modèles... mais par contre, j'ai plutôt des références... Chantal Akerman, Monique Wittig,... Preciado ! Despentes... Plutôt dans la littérature, finalement. J'aime beaucoup Vinciane Despret et Donna Haraway, même si tu ne comprends pas toujours tout ce qu'elle dit. En termes d'images, je resterai sur Chantal Akerman, bien que ça ne soit pas du porno... Bon, allez, Annie Sprinkle ! En même temps, c'est assez dur de la contacter via internet. Et certains films sont assez compliqués aussi à dénicher. Mais c'est clairement drôle ! Si Annie Sprinkle nous soutient, c'est parce que Isabel-le Carlier¹⁴³, qui a participé à un film sur *Here come the ecosexuals !*, nous soutient à la base. Après, en termes d'écologie, l'écosexualité n'est pas encore au point [rires], tous les costumes qu'elles achètent sont en plastique... Mais dans l'idée, c'est très beau et drôle ! C'est frais ! Après, c'est peut-être un peu compliqué à mettre en place de faire l'amour avec des plantes ou que sais-je... sans pouvoir leur demander leur consentement ! Comment on demande le consentement à une plante ? [rires] Mais pour le tournage 2, on a envie de partir là-dessus. De faire des rituels de sorcières, et de plantes, de cyborgs, de 3d et tout ça...

Testo Junkie, que j'apprécie et Loup aussi, est effectivement assez ardu à lire à certains endroits. Heureusement, il alterne entre la théorie et des scènes vraiment de cul... Mais oui, toute cette transition et ce rapport aux hormones, la somathèque, la pharmacopornographie, le biopouvoir... Ce sont tous des grands mots, mais qui m'ont fait du bien. Je me suis rendue compte que ça existait et que les idées que j'avais dans la tête étaient validées par d'autres. C'est à ça que servent les références. Moi, ça me faisait du bien de savoir que quelqu'un avait écrit quelque chose là-dessus, sur des émotions que je n'arrivais pas à émettre, ou sur des contradictions que je n'arrivais pas à justifier, légitimer... Preciado, on l'a lu au Mucem de Marseille avec Flo, en train de faire un cunni, c'était très drôle... Et *Scum*

¹⁴³ Isabel-le Carlier est la directrice de *Bandits Mages* qui a accueilli les Pépé.e.s à Bourges en août 2019. *Bandits-Mages* est « une organisation culturelle basée à Bourges. Opérant dans le milieu du cinéma, des arts médias et de la performance depuis 15 ans, elle a une expérience comme curatrice d'exposition pour des artistes contemporains tels que le belge Boris Lehman ou Pacôme Thiellement, etc (...) Elle fait également la promotion des technologies open sources et pratiques des productions sonores expérimentales (...) » ; extraits de sa bio trouvée sur <https://theecosexuals.ucsc.edu/bios/>

Manifesto [Valérie Solanas, 1967¹⁴⁴], c'est très bien aussi !

En fait, **tous ces auteurs-là, dont Donna Haraway, parlent de fluidité, d'un ailleurs à la binarité.** Et c'est très beau, très très beau ! Mais avec des grands mots. Ils vont te sortir Foucault... [rires]

Lorsqu'Aurore nous dit que pour elle, « **produire des images porno, c'est un peu contrecarrer tout ça** », nous voyons que **les Pépé.e.s**, sans utiliser le même mot, sans concertation aucune, **mettent à l'œuvre à l'écran un véritable « female gaze ».**

L'influence joyeuse de Beth Stephens et Annie Sprinkle, leur recours aux rituels, leur attrait pour les mouvements anarchistes, libertaires, pour l'anticapitalisme, l'écologie, nous font également associer les Pépé.e.s aux « **Sorcières** » décrites par Hache dans l'introduction de *Rêver l'Obscur*¹⁴⁵, avides « **à se réapproprier (reclaim) [leur corps]**, ce dernier sur lequel s'est fait –et se fait toujours– l'essentiel de l'exploitation et de la domination patriarcale. » « **Cela passe par la célébration de notre sexe, de notre utérus comme de nos seins constamment dégradés, déréalisés ou encore transformés en objets de honte, mais aussi par l'apprentissage d'une langue pour les dire.** »¹⁴⁶ Ce langage ici étant expérimenté dans les discussions collectives, ce qui lui donne à nos yeux une dimension politique, et une réflexion sur le langage cinéma, lui conférant une dimension artistique. Quand bien même les « militantes » pures ne seraient peut-être pas d'accord, ces deux dimensions se concilient selon nous à merveille !

CONCLUSION DE CETTE ÉTUDE

DÉCOLONISER LE CORPS

Nous avons fait le choix dans cette étude de traiter de pornographie, sous l'angle du cinéma. En cinquante ans, le cinéma X s'est écrasé devant les plateformes de streaming, maîtres du porno sur Internet. Nous n'avons pas nié la perversité d'un tel système et avons brossé, à travers les exemples des films porno *mainstream* cités, les relations entre réalisateurs et actrice.teur.s, ces dernières.ers étant trop souvent totalement exploité.e.s. Surtout les femmes, contraintes à des performances de plus en plus douloureuses, humiliantes, « hard ».

¹⁴⁴ V. SOLANAS, *SCUM Manifesto*, Londres, Olympia Press, 1971. Traduction française aux Éditions Fayard.

¹⁴⁵ STARHAWK, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Paris, Editions Cambourakis, 2015, p.18.

¹⁴⁶ In préface d'Émilie Hache in STARHAWK, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Paris, Editions Cambourakis, p.18.

Face à ce constat, il nous semblait intéressant d'exhumer le « vieux » débat des années 80, entre les **abolitionnistes** qui abominent la pornographie parce qu'elle « *caricaturerait la sexualité des femmes présentées à la fois comme insatiables et comme naturellement soumises aux fantasmes masculins, [et] serait ainsi une réification fondée sur l'exécration violente et inconsciente des dites femmes* »¹⁴⁷, et les représentantes du **porno féministe** (féminisme Pro sexe) qui ont décidé volontairement de ne pas rejeter cette représentation particulière du corps et de la/des sexualité(s) des femmes, mais au contraire de **se la réapproprier pour mieux la remettre en question**, ces dernières ne niant pas le contrôle patriarcal et la masculinisation de l'imagerie pornographique.

Nous avons expliqué que, dans le champ du cinéma, Laura Mulvey avait conceptualisé à travers l'outil du « **male gaze** » cette « colonisation » du corps et de la sexualité des femmes par le regard des hommes. Si nous convoquons cet outil et tentons dans cette étude de le renverser, c'est parce que nous croyons dans le **pouvoir performatif des représentations**, comme **leviers de changement du réel**. Nous nous alignons donc sur l'idée des féministes Pro Sexe selon laquelle il serait « **suicidaire [pour les femmes] de laisser la pornographie uniquement aux mains des hommes** », alors qu'« *elles y [voient] un potentiel instrument de libération (...) une possibilité de combattre la misogynie sur son propre terrain.* »¹⁴⁸

Nous n'avons nullement inventé le concept de « **female gaze** », celui-ci fut interrogé par les féministes et femmes de cinéma sans doute dès la théorisation du « male gaze ». Nous notons ici que certaines femmes de cinéma se méfient de ce qu'elles redoutent être une étiquette leur déniait le statut d'artiste à part entière. Telle Agnès Godard, qui « *[aimerait] plutôt considérer le large éventail de variations et de nuances de la cinématographie comme la richesse de la sensibilité et de la subjectivité de l'être humain, pas nécessairement scindées en deux mondes: l'homme et la femme. Pourquoi devrait-il y avoir deux langues différentes? Le cinéma est un monde.* »¹⁴⁹

Néanmoins, nous avons choisi d'utiliser cet outil, ainsi que celui du genre pour analyser comment s'impose dans les médias, et a fortiori dans le cinéma, un regard masculin hétérocentré, et comment certaines productrices et/ou réalisatrices et/ou actrices se sont réapproprié le langage du porno pour renverser les stéréotypes de genre et les rapports de domination qui sont à l'œuvre dans le porno dominant et/ou *mainstream*. Pour démontrer comment ce porno féministe est une des voies pour libérer les femmes des normes de la « féminité » auxquelles la société patriarcale les a assignées. Et pour expliquer enfin en quoi tout cela à nos yeux est un véritable enjeu féministe, politique.

La plupart des réalisatrices qui se réclament du porno féministe ont une aspiration « éducative » : Carmina, rédactrice en cheffe du *Tag Parfait* observe

¹⁴⁷ In S. HUBIER, « Les féministes qui militent pour l'abolition de la prostitution... », sur le site de R.E.C.E.L.

¹⁴⁸ Introduction de OVIDIE, *A quoi rêvent les jeunes filles*, ibidem.

¹⁴⁹ Propos tirés de la brochure « The Female gaze », publication de *The Film Society Lincoln Center*, mentionnant les projections et rencontres qui eurent lieu au Lincoln Center de New York de 26 juillet au 9 août 2018.

que cette pornographie peut « *porter à l'éducation sexuelle* »¹⁵⁰ ; Stoya proclame qu'« une meilleure compréhension du porno permettrait de "*minimiser l'impact que peut avoir le porno sur le public*" »¹⁵¹, à l'heure où tout le monde peut, en secouant la toile de l'internet, trouver une multitude de films gratuits, jusqu'aux plus dégradants à l'égard des femmes ; Annie Sprinkle, Ovidie se sont également prêtées à cet exercice pédagogique, via des workshops, performances, programme TV, BD, documentaires... Le tout, non pas à destination et/ou pour l'excitation du public masculin, mais bien avec l'ambition que les femmes se réapproprient ce média, transport de plaisir, voire de désirs.

Nous n'affirmons pas ici que tout porno féministe se doit d'être didactique, mais le but du CVFE étant l'émancipation des femmes via la réflexion critique et l'action collective, nous avons apprécié, chez chacune des réalisatrices et actrices que nous avons citées, un goût pour la réflexion et l'expérimentation sur les images du corps, celles que l'on a de soi, celles qu'on renvoie aux autres. Un goût pour l'exploration de soi. De son corps. De ses envies. Si la sexualité est un champ touchant fortement à **l'intime**, force ici est de constater qu'elle rejoint aussi **le collectif**, le politique, de par les représentations collectives qu'elle véhicule et qui façonnent les mentalités et pratiques... Mais également de par son **rapport aux droits** : droits **sexuels**, mais également – dans le cas des publics LGBTI...- droits **des minorités** !

Bien entendu, nous nous sommes limitée arbitrairement à quelques grandes figures, en veillant à n'en caricaturer aucune. Et sommes également sortie de l'arène médiatique pour rencontrer des actrice.teur.s proches de chez nous, le **collectif bruxellois des Pépé.e.s**. A travers leurs regards singuliers (ou « situés », pour reprendre leur expression de prédilection), nous envisageons là un « female gaze » qui n'essentialise pas pour autant le regard cinématographique entre un pôle viril/dominant d'un côté et un pôle féminin/soumis de l'autre. Les Pépé.e.s ouvrent plus loin la réflexion vers une « pluralité de regards ».

Pour conclure et reprendre une expression utilisée par un.e des Pépé.e.s, nous aurons tenté au travers de ces interrogations sur le porno féministe de participer à « décoloniser » les représentations du corps et des sexualités de ce que la société définit comme « femmes » et de leurs partenaires potentiel.le.s.

*

Pour citer cette étude

Cindy PAHAUT, *Les nouveaux dessous du Porno féministe à l'ère numérique*. 2019, *Jubilé érotique*, Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion (CVFE asbl), octobre 2019.

url : https://www.cvfe.be/images/blog/analyses-etudes/Etudes/EP2019-Etude_2019_Jubile_erotique-CPahaut.pdf

¹⁵⁰« *Journaliste pour le site de porn culture Le Tag parfait, la camgirl Carmina a scénarisé, réalisé, interprété, monté et mis en vente son propre porno éthique. Dans ce métrage indépendant, l'artisane capte l'intensité hardcore du corps à corps pour mieux l'enrichir d'une conscience qui passe par l'éveil des sens. "Ce porno peut prêter à l'éducation !, observe-t-elle, car je prends soin de filmer le consentement de la partenaire, l'usage du préservatif, les safe words avant l'acte, l'after-care".* », in C. ARBRUN, « Un bon porno est-il possible ? », in *Les Inrockuptibles* en ligne, mars 2018.

¹⁵¹ Idem.

Les nouveaux dessous du porno féministe à l'ère numérique. 2019, Jubilé érotique.

Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE asbl) : rue Maghin, 11- 4000 Liège.

Publications (analyses et études) : www.cvfe.be

Contact : Roger Herla - rogerherla@cvfe.be – 0471 60 29 70

Avec le soutien du Service de l'Education permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Wallonie.